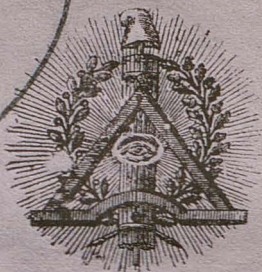


Cole 462

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

or





LIBRARY

LIBRARY

LIBRARY

LIBRARY



# L'ADULTERE,

## D R A M E,

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

---

Quoi que tu dises, quoi que tu fasses,  
ne crains que d'être injuste.

---

PAR M. CHALUMEAU, *administrateur*  
*du district de Melun.*



A P A R I S,

Chez BELIN, Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves;

NÉE DE LA ROCHELLE, rue du Hurepoix, n°. 13;

Et DESENNE, au Palais royal;

*Et à MELUN*, chez TARBÉ, Imprimeur du Département de Seine et Marne.

---

1791.



---

PERSONNAGES.

---

M. DE SAINT-PRÉ.

MADAME DE SAINT-PRÉ.

MADAME DE MAINVILLE, *amie de la maison.*

M. DE VALCHAUMÉ, *ami de Madame de Saint-Pré.*

M. DE MONTMÉCOURT, *ami de M. de Saint-Pré.*

ADELE, *filie de M. et de Mde. de St.-Pré.*

JULIE, *femme de chambre.*

CHAMPAGNE, *domestique.*

UN FROTTEUR.

LE PORTIER.

*La Scène est à Paris, chez M. de S. Pré.*



---

---

# L'ADULTERE,

---

---

D R A M E.

---

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente trois pièces ; un salon occupant le milieu ; à gauche , un petit cabinet de toilette ; à droite , le cabinet d'un homme de finance ; le salon meublé comme tous nos salons bourgeois , le cabinet de toilette comme celui d'une femme qui a de la fortune , sans luxe ; dans le cabinet , un bureau où l'on voit des cartons , des papiers , quelques livres , un flambeau à deux branches ; le fond est un corps de bibliothèque , portant quelques figures en bronze ; sur un côté , un secrétaire de bois en marqueterie. Chacune de ces pièces a une toile qui se hausse et se baisse , suivant le besoin de la représentation.*



## SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-PRÉ, CHAMPAGNE.

M. DE ST.-PRÉ *est assis à son bureau, dans l'attitude d'un homme qui écrit de passion. Sa lettre finie, il la lit, laisse appercevoir, dans ses gestes et sa figure l'agitation et la violence de mouvemens presque convulsifs; ses soupirs annoncent une vive oppression. Il sonne.*

CHAMPAGNE.

Que veut Monsieur?

M. DE SAINT-PRÉ.

Allumez ma bougie.

CHAMPAGNE *emporte le flambeau.*

M. DE SAINT-PRÉ *se lève, se promène; détache une brochure de sa bibliothèque, il l'ouvre et la parcourt.*

A chaque page..., presque à chaque ligne, le ton et presque le caractère de l'austère



probité!... ( *Il déchire la brochure avec fureur.* ) Ah! que ne tiens-je ton perfide cœur comme ton ouvrage! L'hypocrisie prend le masque de la vertu dans les livres comme dans la physionomie.

CHAMPAGNE, *entre et pose le flambeau sur le bureau.*

Faut-il attendre que Monsieur ait cacheté, pour porter sa lettre?

M. DE SAINT-PRÉ.

Non. ( *Il prend la lettre, la cache et la jette sur son bureau.* ) L'enverrai-je?..... Qu'elle parte; il est temps de me séparer des affronts qui me repoussent avec horreur loin de mes propres regards. Il faut m'en affranchir par une prompte mort, ou m'en justifier par une rapide vengeance. Ma mort ne laissera point mes enfans à la charge de leur famille, et l'honneur qui suivra ma vengeance les lavera de la honte de leur mère.... Ma femme!... ah! la... la malheureuse! de quels noms la nommerois-je, s'il falloit la marquer des noms propres à l'outrage qu'elle m'a fait, dûs aux supplices qu'elle m'impose.... Autrefois je n'en pouvois trouver d'assez doux, d'assez chéris,



pour lui rendre cette abondance de sentimens tendres et passionnés, dont mon ame aimante et naïve étoit si délicieusement inépuisable.... Le ciel a consacré l'infortune aux bons cœurs.... Que je souffre! (*Il tombe sur son bureau.*)

---

## SCÈNE II.

M. DE S. PRÉ, Madame DE MAINVILLE.

*CHAMPAGNE annonce Madame de Mainville.*

M. DE SAINT-PRÉ, *faisant quelques pas au-devant d'elle.*

MADAME, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. (*Il lui donne la main, et la fait asseoir.*)

*Madame DE MAINVILLE.*

Bonjour, Monsieur; et qu'avez-vous donc? Bon dieu, comme vous voilà défait!

M. DE SAINT-PRÉ.

Vous êtes bien bonne, Madame, de vous intéresser à ma santé; mais ce n'est rien;



vous savez que je suis si souvent indisposé... Je rentrai fort tard hier, contre mon ordinaire; j'en fus très-fâché, à la lecture du billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Si je me fusse trouvé chez moi, votre laquais vous eût reporté la réponse que vous désiriez.... Voilà, Madame, les cent louis que vous me demandez. Je suis charmé d'avoir cette occasion de vous témoigner mon zèle. Si cette somme ne vous suffisoit point, je vous prie d'en agir avec une liberté qui réponde à ma franchise; ma caisse est à vos ordres.

*Madame* DE MAINVILLE.

Je suis vraiment touchée, Monsieur, de votre bonté; je sais combien elle est sincère. Recevez-en toute ma reconnoissance; mais cent louis me suffisent. C'est par précaution que je vous ai demandé ce service. Mon voyage, tout court qu'il sera, peut m'exposer à des événemens inattendus, qui me le rendroient utile. Permettez-moi, je vous prie, de passer à votre bureau, pour vous laisser un mot de reconnoissance.

M. DE SAINT-PRÉ.

Permettez-moi de m'y opposer, et de vous



dire que ce n'est point ainsi qu'on traite l'amitié; des services de ce genre, sont des bagatelles qu'elle ne doit point remarquer.

*Madame* DE MAINVILLE.

Voilà bien M. de Saint-Pré : le plus obligeant des hommes, et qui semble craindre le témoignage des services qu'il rend.

M. DE SAINT-PRÉ.

Peut-on vous demander, Madame, à quand votre départ.

*Madame* DE MAINVILLE.

A jeudi soir, je crois.

M. DE SAINT-PRÉ.

Si je n'ai pas l'honneur de vous revoir, recevez mes vœux pour un bon voyage. Ramenez-nous M. de Mainville promptement, et en bonne santé.

*Madame* DE MAINVILLE.

La vôtre, Monsieur; sera surement la première dont il me demandera des nouvelles; je suis au désespoir de n'en avoir pas de meilleures à lui porter. Il ne vous reconnoîtra plus, vous changez à vue d'œil. Je ne cesserai de vous répéter sans cesse ce



D R A M E.

que je vous ai toujours dit ; il y a de votre faute : qui devrait être plus heureux que vous ?

M. DE SAINT-PRÉ.

Oui, Madame, qui devrait ? . . . J'ose me flatter d'avoir fait, pour le bonheur des miens, tout ce qui, dans mes diverses positions, étoit au pouvoir de l'intelligence, de l'activité et d'un bon cœur ; j'ai voulu leur bien-être à tous et à chacun ; je l'ai obtenu. Pour prix de tant de soucis, de soins si continuels, de démarches si multipliées, de sollicitations si coûteuses, de travaux enfin, qui nous ont tirés de l'état de médiocrité où nous étions destinés à vivre tous, que leur ai-je demandé ? Qu'ils eussent les uns pour les autres les sentimens que j'avois pour eux. J'ai voulu leur félicité pour eux-mêmes ; pour moi, le tableau de leur félicité.

Je croyois de bonne foi que rien ne devoit être plus facile. Il est si naturel et si doux de supposer à ceux qu'on aime les affections qu'on aime en soi ! d'ailleurs, ils étoient tous assez simples, et nous vivions dans une bonne intelligence. Assez communément ma



maison étoit celle où ils se rassembloient de préférence ; c'étoit le point de réunion , dès qu'il s'agissoit d'une de ces parties, qui, dans chaque saison, font les amusemens de la jeunesse ; l'hyver, c'étoit un bal composé des connoissances de chacun de nous ; un concert, à peu-près formé des mêmes personnes ; assemblées décentes, où les enfans, sous les yeux de leurs parens, ne pouvoient avoir d'autres vœux que ceux du plaisir du moment. Ces exercices m'exposaient les progrès de mes enfans dans ces arts, que pourtant je n'approuve guères, mais auxquels je les ai laissé s'appliquer, par condescendance pour nos préjugés. Il est cependant vrai que le plus souvent il m'en revenoit ma part de plaisir, et qui sûrement n'étoit pas la moindre. Si ma femme chantoit, ce n'est pas que la beauté de sa voix ait rien d'extraordinaire, mais où les autres concertans chantent l'esprit et la vanité, elle, elle chante le sentiment ; elle a su donner à son organe une mélodie qui y attache toutes les puissances de l'ame ; ce n'est plus une voix, c'est un ravissement. Avec quel intérêt je mélois alors mes applaudissemens à ceux du cercle enchanté ! comme mes embrassemens



alloient lui exprimer le témoignage de ma tendresse, plus encore que la reconnoissance de mon plaisir. Si ma fille, dans un menuet, développoit ces grâces naissantes, qui s'accompagnent d'un je ne sais quoi, plus touchant encore que les grâces accomplies, l'amour-propre du papa de se chatouiller; et je merépettois, avec tous ceux qui me le disoient: Comme il est agréable d'avoir de si aimables, de si jolis enfans! Insensé!.... tant nous sommes les dupes de notre puérile vanité, que nous cultivons nous-mêmes les alimens de nos malheurs! Quel autre but, ou du moins quel autre effet de ces talens, que celui de succès avec lesquels il est si difficile de concilier la vertu?... Je l'éprouve, Madame; mais passons.

Ainsi, je me laissois entraîner et séduire aux complaisances de mon cœur, par le prix qu'il s'en promettoit. J'imaginois que cette communauté d'agrémens, de plaisirs, d'affections, deviendrait le goût de chacun pour ces agrémens, ces plaisirs, ces affections; que l'habitude de s'aimer, amènerait celle de se chérir, de ne pouvoir vivre les uns sans les autres, aucun, sans celui qui auroit manqué au plaisir de tous. Avec



quelle ardeur je travaillois à compléter leur bien-être et la fortune de mes enfans, afin que, ces tâches remplies, tous les travaux d'intérêt de côté, nous n'eussions plus à soigner que l'intérêt de l'amitié, qui nous réuniroit par-tout sous le même toit.

O roman de ma bonhommie ! tu ne pouvois être conçu que par un esprit de l'autre monde. Avec quel empressement ils se sont hâtés de détruire le charme du ma chère illusion ! Comme ils m'ont durement ramené à l'irritante réalité de la destinée qui punit par-tout la bonté, malheureusement sans l'étouffer dans mon cœur !... A peine parvenu où ils se proposoient de monter, n'ayant plus à considérer en moi l'homme utile, je suis devenu l'homme nul. Ils ont oublié, avec une égale inattention, et ce qu'ils fussent restés sans moi, et ce qu'ils étoient par moi. Dès ce moment j'ai vu leurs cœurs à nud, j'ai vu qu'ils se faisoient un jeu, même une vanité de leur barbare ingratitude ; qu'ils apprennent avec ce talent, dans les beaux cercles où ils sont si avides de se précipiter, à se dispenser de tout, même du masque de leurs vices, en présence de tout homme qu'ils comptent pour rien.



Voilà pourtant l'affreuse méthode dont ils se servent pour me dire : » Nous n'avons plus besoin de toi ».

De mes deux beaux-frères , l'un devient un fat qui ne sait plus s'il doit encore me connoître; qui ne me rencontre plus, sans me montrer un visage chargé de l'embarras de ma présence, ou de l'effronterie d'un lâche orgueil; qui, enfin, toutes les fois que je le quitte, réveille et aggrave dans mon cœur le remords de l'avoir élevé à un emploi dont il tourne l'exercice en dédain ou en outrage du gouvernement pour le citoyen sans appui et l'indigent. L'autre ne m'obsède que pour m'impatienter de toutes les tracasseries domestiques, que le démon de l'intrigue qui l'agite jour et nuit, peut suggérer entre parens. Ma sœur ne me nomme que par des dénominations injurieuses; elle ne peut noircir mes mœurs, elle exagère mes meilleures qualités, pour les avoisiner aux vices qui leur sont opposés : ainsi, elle travestit mon économie en avarice, mon exactitude en petitesse, ma vigilance à l'ordre de ma maison, en jalousie..... Ma fem..... *( Il se cache le visage entre ses deux mains, en se détournant, et poussant un soupir amer et*



*tranchant.* ) Ah ! Madame , que dois-je attendre de mes enfans , si l'exemple d'ingratitude et de vices domestiques , sont plus puissans que mon exemple et ma tendresse !

*Madame* DE MAINVILLE.

Je ne sais, Monsieur, comment un homme aussi plein de sens et de raison que vous, peut s'affecter à ce point d'une chose si ordinaire, et à laquelle vous deviez naturellement vous attendre. Vous avez cherché des amis dans votre famille, et dans une famille que vous avez obligée ! Il est si rare que la reconnaissance suive le service ! Mais si cela arrive encore, ce n'est pas des siens qu'il faut s'y attendre. Revenez de cette erreur ; vous avez du courage ; prenez votre parti et croyez-m'en. Oubliez leur ingratitude, comme ils ont oublié vos bienfaits. Le monde où vous êtes répandu est plein de gens honnêtes ; attachez-vous à quelques-uns de ceux que vous croirez les plus dignes de votre franchise, et faites-en vos amis.

Pour le reste, je vois avec douleur que vous avez des préjugés qu'il est inutile de combattre.

M. DE SAINT-PRÉ.

Ne croyez point, Madame, que le mal



m'aigrisse et que je me plaigne, par la vaine manie de faire la satire du genre humain. Non, je n'ai point cette foiblesse de croire, d'après mon mal particulier, le mal universel; je sais qu'il existe des hommes de bien. Je sens avec reconnoissance pour la bien-faisante nature, qu'elle a voulu les hommes bons; j'en juge par mon cœur, car sûrement je ne suis pas le seul de mon espèce. J'en ai trouvé beaucoup qui ont surpris mon estime plus ou moins de temps, selon l'intérêt qu'ils avoient à l'affectation qui me les masquoit; mais je veux bien croire, et je sens qu'il en existe de franchement honnêtes et constamment vertueux, quoique je ne les aie pas encore rencontrés.

Tous m'ont trompé. L'un m'emporte une somme considérable, l'autre trahit mon secret; celui-ci tourne ma bonhomie en dérision; celui-là affecte une hauteur insultante; enfin, je m'attache à un homme qui est généralement connu pour un parfait honnête homme, qui ne paroît pas avoir un seul ennemi, dont toutes les connoissances font l'éloge; que son mérite, la simplicité de ses mœurs, son âge, sa vie retirée, que tout son extérieur annoncent tel que le



vante sa réputation; je lui ouvre mon ame; ma bourse, ma maison; je le sollicite moi-même de se loger chez moi, afin d'être plus à portée de lui rendre par moi-même et par les miens, tous les soins du plus franc attachement; afin de me donner plus entièrement à lui; me félicitant, m'extasiant du plaisir d'avoir enfin trouvé un ami.... Profanation de toute sainteté humaine!... Cet homme!.... Non, ce n'en est point un;... ce n'est qu'un lâche hypocrite, un vil fourbe;... le scélérat!... quel outrage!... Ah! que les malheureux ont de peine à mourir!

*Madame* DE MAINVILLE.

Je n'ai aucun conseil à vous donner, Monsieur; vous n'en pouvez recevoir de bons que du temps; et c'est une grande satisfaction pour moi de penser que la force, la justesse de votre esprit et la bonté de votre cœur, éclaireront vos chagrins et les termineront promptement; j'espère à mon retour vous trouver plus d'à moitié guéri.

M. DE SAINT-PRÉ.

Je pourrai bien l'être tout-à-fait.... Mais; Madame, pardonnez; j'ai laissé causer mon cœur



cœur avec vous , sans songer que la douleur est importune , et que je vous devois d'autres entretiens que ceux de mes peines.

*Madame* DE MAINVILLE.

Je ne craindrai jamais de votre part , Monsieur , une confiance qui me mettroit de moitié dans vos afflictions. Il m'a même toujours semblé que l'amitié chez moi se trouvoit plus touchée d'en essuyer les larmes que d'en partager les ris. C'est sur-tout à votre sujet que je me flatterois d'être telle ; mais pour Dieu , Monsieur , de la tranquillité d'esprit ; le calme du cœur en sera nécessairement la suite. Adieu , Monsieur ; de la dissipation , c'est tout ce que je vous demande , et tout ce que je puis vous recommander.

---

### SCÈNE III.

M. DE SAINT-PRÉ , *seul*.

COMPRIME , étouffe dans le secret les cris de tes déchiremens ; ... laisse-toi ronger le cœur en silence par le vautour qui s'en re-

B



paît; souffre, malheureux ! enduresses-tu les supplices d'un triple enfer, ajoutes-y le supplice plus cruel encore de commander à ton visage, et sur-tout à ta bouche, de mentir jusqu'aux signes de tes tourmens.... Qu'importe que la nature se révolte et succombe à ce martyre ? N'entends-tu pas ces institutions de bienséance, de décence, d'usage, qui te crient : » Qu'elle y périsse, mais s'y soumette ». . . . L'amitié même ne recevra point, elle ne voudra pas seulement entendre tes plaintes. Elle s'en excusera par un nouvel outrage, et si elle ne tourne, même à tes yeux, tes maux en dérision, elle croira te traiter avec ménagement, en ne te les imputant qu'à folie.

( Il s'en va. )

---

#### SCÈNE IV.

Mde. DE S. PRÉ, Mde. DE MAINVILLE.

Mde. DE MAINVILLE, *que le spectateur avoit vue sortir du cabinet de M. de Saint-Pré, traverse le salon, et entre chez Madame de Saint-Pré, précédée de la femme de*



*chambre qui l'annonce ; après s'être embrassées , et les complimens d'usage , elles s'asseyent.*

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Eh ! bien , Madame , vous voilà sur le point de partir ?

Mde. DE MAINVILLE.

C'est moins un voyage qu'une absence , encore de fort peu de durée ; trois semaines , un mois au plus.

Mde DE SAINT-PRÉ.

Vous nous ramenez M. de Mainville ?

Mde. DE MAINVILLE.

Oui , Madame ; j'espère le trouver en meilleure santé que M. de Saint-Pré ; . . . je le quitte ; j'ai été fort long-temps avec lui ; il m'a vraiment affligée. Je ne sais pour quoi son état m'inquiète. Il éprouve des agitations qu'il ne m'a plus semblé le maître de contenir. Cette situation ne m'afflige pas seulement pour lui-même.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Recevez , je vous prie , Madame , ma re-



connoissance pour la part que j'ai à votre sensibilité, je ne vous suis pas moins obligée de l'intérêt que vous prenez à M. de Saint-Pré; mais, Madame, que faire? il a le malheur d'être attaqué d'une maladie qui se guérit difficilement, et dont un esprit comme le sien ne guérira point; il en seroit revenu, s'il eût voulu s'en affranchir; j'ai épuisé l'amitié, la tendresse à lui chercher un remède que je n'ai pu trouver. Mon parti est pris; ce que je n'ai nul moyen d'empêcher, je le souffre.

M<sup>de</sup>. DE MAINVILLE..

Vous savez, Madame, par combien d'amitié je vous suis liée, et si j'ai sincèrement à cœur votre tranquillité. Le véritable intérêt que j'y prends est plus alarmé que jamais. Je ne pourrois, sans me rendre coupable, me dispenser de vous prévenir que je redoute des scènes très-fâcheuses, pour vous peut-être autant que pour lui. Il est monté à un degré d'effervescence qui menace de s'épancher. Je ne sais à qui il en veut; mais il m'a semblé lui entendre désigner, dans les crises de son mal, M. de Valchaumé.



Mde. DE SAINT-PRÉ.

De toute autre part que de la vôtre , Madame , je verrois dans les ménagemens de vos avis une accusation réelle de ma conduite ; mais à Dieu ne plaise que j'interprête ainsi l'esprit qui vous les conseille , et que je ne les reçoive avec tout ce que je vous en dois de sentimens.

Je pense , et je vous estime trop pour penser autrement , qu'auprès de vous la patience avec laquelle j'endure les soupçons de mon mari , n'est pas la preuve que j'en mérite l'injure. Je ne me la suis pas commandée pour lui en faire un nouveau tort. Je l'ai eue , parce qu'elle remplit un de mes devoirs ; une autre auroit divulgué de telles injustices , parce qu'elles sont d'un mari ; je les ai tues parce qu'elles sont de mon mari , et tout-à-la-fois parce que j'en suis l'objet. Ce mérite est foible et je ne m'en pare point ; mais si M. de Saint-Pré étoit susceptible de quelque attention , il en auroit fait une qui l'eût touché ; ça été la mienne à le sauver du blâme qu'il mérite , à recueillir , à contenir ses plaintes dans notre intérieur , et à étouffer les miennes ; il eût compris combien il m'eût été



facile de le livrer à un ridicule, pire mal pour lui que le mal même qu'il se fait. Eussé-je été certaine de le guérir, je n'eusse pas employé ce moyen ; d'ailleurs je n'ai pas besoin de m'assurer contre l'injustice, d'aucune autre voix que de celle qui parle à mon cœur. Je laisse encore aux femmes qui s'y plairoient, la jouissance de cette vengeance qu'on trouve à augmenter les peines de qui nous en cause ; de tels recours, à qui ils peuvent convenir : pour moi, je me suis contentée de me vouer tous les jours de ma vie à deux sentimens ; l'un, l'oubli des offenses de la veille ; l'autre, la patience de l'offense présente ; ainsi, sans trop vouloir approuver ce que j'ai fait, il faut le continuer, souffrir et se taire.... Si M. de Valchaumé lui porte ombrage, quelle plus forte preuve de l'esprit de vertige qui l'égare ! En deux mots, M. de Valchaumé est son ami ; qui oseroit s'assurer de connoître un plus honnête homme, et tout à la fois un homme plus instruit de ses devoirs ?

M<sup>de</sup>. DE MAINVILLE.

Je vous avoue, Madame, que je n'aurois point votre mérite ; il est sans doute très-



louable ; mais qu'il me soit permis de vous dire qu'il ne remédie à rien. Je vois, au contraire, que votre patience ne vous mène qu'à devenir de plus en plus victime de votre patience. Cependant il me semble que vous pourriez employer un remède plus efficace, et qui donneroit à celui-là tout son prix. Je vous parle avec franchise ; vous n'en êtes point étonnée, vous savez quel intérêt vous inspirez à vos amis. Ce même intérêt vous conseille d'éloigner, au moins pour quelque temps, M. de Valchaumé de chez vous. Je suis pleinement convaincue que M. de St.-Pré deviendra plus doux, et que bientôt, la vérité se reconnoissant, il rougira lui-même de son erreur, cherchera à vous en faire oublier l'injure, et même à se rapprocher de M. de Valchaumé. Encore une fois, Madame, franchise et véritable zèle de la plus pure amitié, je m'offre à donner cet avis à M. de Valchaumé ; c'est un détour de quelques postes. J'irai lui demander à dîner, je ferai ensorte que ni vous ni lui ne vous repentiez de m'avoir mise en tiers dans votre amitié.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Je suis touchée, Madame, de la bonté



de votre cœur, et de tant d'intérêt qu'il prend à ma tranquillité; je vous devrois cette satisfaction, de m'abandonner sans réserve à de si précieux sentimens pour moi; mais daignez, je vous prie, considérer un peu plus froidement ma situation. Vous allez en juger, Madame, et vous prononcerez vous-même, si je puis, si je dois accepter vos offres, dont je n'oublierai jamais la générosité.

Que M. de Valchaumé s'éloigne de chez moi, qu'il sente tout ce que j'impose pour y consentir, au moins il me plaindrait et me conserveroit secrètement cette tendre compassion dont un homme vertueux ne se sépare point pour les malheureux qu'il est forcé d'abandonner: mais que je renonce, sans cause raisonnable, à tous les charmes d'une amitié si précieuse; que je me réduise à m'ôter cette félicité, pour ne laisser à la place que le froissement du lien barbare qui m'enchaîne à la servitude; que chaque jour j'étouffe les sentimens de la nature, qui se récrie contre la tyrannie de cette oppression de moi-même; Madame, me serois-je assez anéantie devant la puissance d'un mari, et de l'atroce loi qui a tellement rompu l'égalité que la



nature a mise entre deux êtres d'une même classe ? Eh ! bien , Madame, il me resteroit encore à faire une immolation d'un bien autre prix. Que penseroient, que diroient mes connoissances ? Ma résignation devient pour elle l'aveu d'un crime certain. » Cette » amitié si pure, n'étoit qu'un voile à d'au- » tres sentimens ; le mari a vu clair ; il » s'est fâché ; pour éviter l'éclat, on s'est » séparé ». Voilà ce que je lirai dans tous les yeux, sur tous les visages. Non, non, que M. de Saint-Pré prenne le parti qu'il voudra ; s'il se divulgue, ses emportemens ne crieront que sur lui ; sa folie ne blessera que lui ; alors la force des choses nécessitera ma justification ; il me sera facile de mettre le public de mon côté. Je le pressens, je perdrai M. de Valchaumé ; dans le choix des moyens, je préfère celui qui ne m'implique ni envers le public, ni envers mes amis.

Sans doute je dois des ménagemens à mon mari ; les lui dois-je jusqu'au sacrifice de ma réputation ? Le désir, le bonheur de la paix me résignât-il à la foiblesse d'un tel sacrifice, et pussé-je pour moi en porter toute ma vie l'humiliation ; Mes enfans ! . . . Ma



fillesur-tout ! . . . Ma fille ! . . . Madame ;  
vous baissez les yeux pour elle.

Mde. DE MAINVILLE.

Je suis pénétrée de douleur de ne pouvoir  
au moins commencer quelque espérance de  
paix entre vous , et de partir sans m'accom-  
pagner de cette joie. Adieu , Madame ; rece-  
vez mes vœux pour un sort plus heureux.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Et vous , Madame , avec les miens pour  
un bon voyage , toute ma reconnoissance de  
vos bontés.

## SCÈNE V.

Madame DE SAINT-PRÉ , JULIE.

Mde. DE SAINT-PRÉ *revient à sa toilette ,  
très-pensive ; on voit son agitation. Elle  
sonne.*

JULIE.

QUE veut Madame ?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Rangez ma toilette. Vous irez ce soir chez



ma marchande de modes ; vous lui direz qu'elle ne me fasse rien de tout ce que je lui ai demandé. Dites au Portier que je n'y suis pour personne de toute la journée.

J U L I E.

Madame n'excepte personne ?

Mde. DE SAINT-PRÉ *témoigne un mouvement d'impatience.*

Allez dire à ma fille de descendre , et n'entrez chez moi que lorsque je vous ferai appeler.... Malheur au monde!.... cent fois malheur à tout son train!... (*Elle entre dans le salon , se promène d'un coin à l'autre , comme cherchant quelque chose d'égaré.*) Que ne puis-je m'ensévelir sous les fondemens de cette maison ! (*Elle entre dans le cabinet de M. de Saint-Pré ; elle y voit la brochure déchirée , dont les lambeaux sont épars sur le parquet ; elle en ramasse quelques-uns , y jète les yeux , frémit , et éprouve un tremblement universel.*) Cent fois malheur au monde!... Ce livre a causé la séduction de mon cœur ; le charme de sa lecture a consommé mon crime.... Que me prononcent ces lambeaux ? Les furies y impriment



mon arrêt. (*Elle les rejète ; à peine a-t-elle la force de sortir ; elle s'appuie sur la porte et la referme.*)

---

## SCÈNE VI.

Madame DE SAINT-PRÉ, ADELE.

ADELE ; *en entrant dans le salon , et courant vers sa mère.*

BONJOUR , Maman.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Bonjour , ma chère Adèle ; avez-vous travaillé ce matin ?

ADELE.

Oui, maman.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Etes-vous contente de vous ?

ADELE.

J'ai fait de mon mieux.



Mde. DE SAINT-PRÉ.

Ma chère enfant! (*en l'embrassant avec précipitation*, ) que je vous plains dans l'avenir! (*Elle pousse un long soupir.*)

A D E L È.

Mais qu'avez-vous, ma chère maman?... Vous pleurez. Mon papa s'est-il fâché?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Non, ma fille.

A D E L È.

Cependant vous êtes bien triste.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Remontez chez vous, ma fille, votre maître va arriver; vous direz à Julie d'assister à votre leçon; je ne le puis ce matin.

*Mde. de Saint-Pré rentre dans son cabinet de toilette, et s'assied dans l'attitude d'une personne abattue.*





## SCÈNE VII.

M. DE VALCHAUMÉ, ADELE.

ADELE, à M. de Valchaumé, qui entre,  
et en se précipitant à son col.

AH ! Monsieur, que je suis aise de vous  
voir !

M. DE VALCHAUMÉ.

Bon jour, ma chère Adèle.

A D E L E.

Jamais vous n'êtes venu plus à propos ;  
maman est d'une tristesse mortelle ; elle a  
grand besoin de vous ; nous en avons tous  
besoin ; depuis deux à trois jours personne  
ne sait comme il est ici.

M. DE VALCHAUMÉ.

Votre maman est dans son cabinet.

A D E L E.

Oui.

M. DE VALCHAUMÉ.

Adieu, ma chère Adèle.



## SCÈNE VIII.

M. DE VALCHAUMÉ, Mde. DE ST.-PRÉ.

M. DE VALCHAUMÉ.

O ciel ! en quel état te revois-je , ma chère Basilide ! Que t'est-il donc arrivé , pour éprouver un tel accablement ? Comme te voilà changée depuis quinze jours !

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Jamais je n'ai supporté ton absence avec autant de besoin de te voir. Je te possède , mon mal s'appaise. Non , tu ne sauras jamais combien tu m'es nécessaire.

M. DE VALCHAUMÉ.

Ta lettre reçue , j'accours. J'ai compris , par quelqu'embarras dans ton style , que tu n'étois pas dans ta situation ordinaire. Dis-moi , ma chère Basilide , de quoi te plains-tu ? Que souffres-tu ?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Je ne sais , mon ami , je ressens un mal-



aise, . . . un mal-aise que je ne puis définir ; il me semble que je me dissous dans un ennui insurmontable ; en vain je tâche d'en chasser la stupeur ; elle accable ce courage que tu m'as tant de fois vanté : je crois que je tombe au-dessous d'une femme, même commune ; mon esprit s'attaque de foiblesse ; la lumière, les ténèbres, le bruit, le silence, me paroissent autant d'ennemis qui m'obsèdent et m'apportent chacun son genre de douleur.

M. DE VALCHAUMÉ.

Tu as des peines secrètes, Bazilide. Quels autres ménagemens entre nous que ceux que nous devons à cet amour tant de fois juré, dont l'estime la plus franche et l'amitié la plus pure sont devenues le nœud et le garant ?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Tu dis vrai, mon ami, j'ai une peine secrète, et c'est ma plus grande, celle de ne pouvoir faire éclater à tous les yeux, le brûlant, en même-temps que l'honorable sentiment que j'ai pour toi ; qui fut plus digne de plus d'amour que l'homme le plus vertueux, hélas ! et de plus de pitié que  
celle



celle qui l'éprouve et tremble d'en laisser échapper une étincelle ! La lumière m'est odieuse ; je crains qu'elle n'éclaire ces feux qui doivent brûler en secret ; le mouvement qui se fait autour de moi , me saisit , comme s'il me présentait un témoin de mes affections ; durant le jour , je ne sais le plus souvent ce que je fais ; par fois je me surprends dans un désordre d'imagination qui me rend comme ivre ; de fréquentes agitations d'esprit se replient sur mon sommeil , devenu plus fatigant que l'insomnie ; le silence , les ténèbres ont aussi leurs fantômes , comme si le repos de la nature enhardissoit mon mal à troubler le mien ; l'heure que j'entends sonner , me frappe aussi sinistrement que le frappe celle qu'un criminel , sur le point de son supplice , compte pour la dernière ; mes enfans , mes domestiques , ma maison , son train , le monde , tout me devient insoutenable. Je voudrois ne te plus quitter ; ce n'est qu'auprès de toi , qu'avec toi que je vis ; tout à mon esprit s'anéantit en ta présence ; je ne vois que toi ; je ne sens que mon cœur brûler , s'enivrer du délire de te contempler , de te respirer. Ame de mes jours , tu l'es de ma félicité !... Mon ami ,



donne-moi ta main. (*Elle la porte sur son front.*)

M. DE VALCHAUMÉ.

O Bazilide ! ma chère Bazilide , qu'avez-vous donc ? Une violente douleur vous consume.

(*Elle pleure pendant une pause de quelques minutes. M. de Valchaumé se rejète en arrière, et porte les mains sur son visage.*)

Qu'y a-t-il donc , ma chère amie , et que t'est-il arrivé , qui te cause de si cruelles angoisses ?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Ah ! il n'en est point , mon ami , que je ne puisse endurer et vaincre , fortifiée de ton amour. Je serai toujours heureuse sous la garde de mon ami. Au bout du monde , dans un désert , sous la plus chetive chaumière , dans la misère même , quel plus beau pays pour moi que celui qui s'embellira de ta présence , quel plus noble état que celui s'ennoblira de ta vertu ?

M. DE VALCHAUMÉ.

Ouvre-moi ton cœur , ma chère Bazilide.



Qu'hésites-tu à me tirer de l'inquiétude où me jète le mal qui te déchire? ton ame est profondément affectée ; je te vois toute émue d'accès qui semblent atteindre ta raison.

*( La tête de Madame de Saint-Pré tombe sur ses mains appuyées sur ses genoux ; elle se tait. )*

Que crains-tu ? Parle , parle promptement.... Soupçonne-t-il quelque chose?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Quel est mon bonheur, mon ami ! Ame humaine en peut-elle ressentir un plus céleste ? Délire des plus enivrantes voluptés, qu'êtes-vous, comparé aux délices de mon amour ! ô mon ami , comme tu m'aimes ! comme je revis de cette félicité ! M'aimeras-tu sans fin ?

M. DE VALCHAUMÉ.

Quelle est, et que signifie cette question ?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Ma vie est-elle ton bien, ton plus cher bien ?



M. DE VALCHAUMÉ.

Comme ma vie est ton bien, ton plus cher bien.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Veux-tu le conserver?

M. DE VALCHAUMÉ.

Bazilide? tu t'égares; ouvre les yeux, c'est moi.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Je vois Valchaumé. . . . Tu m'aimeras sans fin?

M. DE VALCHAUMÉ.

Je t'aimerai sans fin.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Tu meurs, si je meurs; tu vis, si je vis.

M. DE VALCHAUMÉ.

Je meurs, si tu meurs, je vis, si tu vis.

Mde. DE SAINT-PRÉ, jète un regard rapide  
autour d'elle.

Suis-moi. ( Elle le mène dans le cabinet



*de M. de Saint-Pré ; elle ramasse la brochure , qu'elle lui présente avec deux ou trois lambeaux. )*

*M. DE VALCHAUMÉ, comme frappé d'un coup de foudre , laisse tomber la brochure et les lambeaux. Ils se regardent.*

*Sortons. ( Ils sortent. )*

*Elle referme la porte , et repasse dans son cabinet , où elle se laisse tomber dans un fauteuil.*

*M. de Valchaumé la suit tristement , et l'approche dans une contenance accablée.*

*Mde. DE SAINT-PRÉ.*

*Je meurs si tu m'abandonnes , et je meurs si je reste ici.... Nous n'avons qu'un parti à prendre ; la fuite en Hollande , ou en tel lieu que tu préféreras.*

*M. DE VALCHAUMÉ.*

*Ce n'est pas en Hollande : le soleil y éclaire les humains , et la conscience y poursuit le crime.*

*Madame de Saint-Pré se lève et s'en*



*va. M. de Valchaumé* marque un mouvement de surprise de la voir partir; il fait quelques pas comme pour l'arrêter, et tout-à-coup s'arrête lui-même. Il l'appelle.

Bazilide.... ( *Elle disparaît.* ) O infortunée ! Et moi , malheureux que je suis ! ... cent fois plus coupable qu'elle ! ... En quels précipices nous sommes-nous entraînés l'un et l'autre !

( *La toile tombe.* )

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-PRÉ, seul.

*Il est dans son cabinet, deux flambeaux allumés sur son bureau. On y voit plusieurs cartons ; il y en a deux ouverts, placés sur des fauteuils ; un secrétaire, dont le bas est ouvert. Il y est penché dans l'attitude d'une personne qui compte des sacs ; on entend des soupirs sortir péniblement d'une poitrine oppressée. Il passe lentement à son bureau, où il écrit sans s'asseoir ; il regarde des contrats dans plusieurs cartons ; il en écrit les sommes ; il prononce : Quatre cens mille livres. Il pousse un long sanglot ; il prend, dans un tiroir du secrétaire, un porte-feuille, et, dans le porte-feuille, divers papiers, comme billets de la caisse d'escompte,*



*qu'il pose en un tas, d'autres effets dans un autre ; il pose dessus un livret de marbre. On comprend par cette action , celle d'un homme qui met ordre à ses affaires.*

**T**RISTE et perverse fortune ! je te quitte sans regret. Hélas ! si j'étois resté dans mon village ; là , dans la médiocrité de mes pères , comme eux j'aurois vécu considéré de tous mes voisins , béni de mes domestiques , adoré de mes enfans ; aimé , chéri d'une tendre et digne épouse , et je n'ose seulement me nommer la mienne , sur le point... de la quitter , ... de tout quitter à jamais ! (*Il va à son secrétaire.*) C'est en ramassant ce trésor que j'ai ramassé tous mes malheurs. Que ne puis-je te dissoudre ! et avec toi tout l'or et l'argent du globe , j'en aurois chassé le crime et les misères. (*Il en arrache deux sacs , il les pose sur le bord , ils échappent de ses mains , y retombent.*) Ma force m'abandonne. (*Il retourne à son bureau , où il s'assied.*) Quelle tâche m'est imposée , et par qui ? ... et pour qui ? ... (*Il essuie ses larmes en marchant vers son secrétaire , d'où il tire un sac , qu'il vient poser sur le point le plus élevé du bureau ; il y attache une*



*étiquette, de manière que le spectateur puisse la lire : POUR MA FEMME.* La malheureuse ! elle trouvera dans les dispositions d'une mort qu'elle me donne, ce dernier témoignage de mes sentimens, si dignes d'un autre sort !... Il faut subir celui que la malédiction a jeté sur moi. ( *Il tire de son bureau deux pistolets, qu'il essaie.* ) Je n'aurai point vécu, je ne serai point mort sans honneur. Ma vie aura eu cette utilité ; ma mort me donne cette satisfaction. ( *On frappe à la porte de son cabinet.* ) Qui est-ce ?

C H A M P A G N E.

M. de Montmécourt est-là, qui voudroit avoir l'honneur de voir Monsieur.

M. DE SAINT-PRÉ.

M. de Montmécourt ! faites entrer. ( *Il remet à la hâte ses pistolets dans le tiroir de son bureau, va ouvrir la porte, et s'advance au-devant de M. de Montmécourt.* )





## SCÈNE II.

M. DE ST.-PRÉ, M. DE MONTMÉCOURT.

M. DE MONTMÉCOURT.

BONJOUR, M. de Saint-Pré; comment vous portez-vous ?

M. DE SAINT-PRÉ.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. Je suis au désespoir de la peine que vous prenez ; je me disposois à passer chez vous ; je n'aurois sûrement pas pris la liberté de vous prier de me donner une heure de votre loisir , si j'avois pu prévoir que vous porteriez la bonté jusqu'à venir me trouver.

M. DE MONTMÉCOURT.

Je vous prie, Monsieur, de croire que je ne me dérange en rien. Le plaisir de vous voir est de partie avec mes affaires qui m'amènent dans votre quartier. Il faut que je parle ce matin à quelqu'un, à deux pas de chez vous ; ce ne peut être que sur les



dix heures , et cependant je suis fort aise de causer avec vous et de saluer Madame de Saint Pré , quand il fera jour chez elle ; je sais qu'elle est très-matinal. Dites-moi , je vous prie , M. de Saint-Pré , à quoi je puis vous être bon ?

M. DE SAINT-PRÉ.

Me permettriez-vous , Monsieur , de vous laisser un moment ?

M. DE MONTMECOURT.

Faites , je vous prie , Monsieur , je suis à vos ordres.

M. DE SAINT-PRÉ *sort de son cabinet , traverse le salon , appelle Champagne qui paroît.*

Je n'y suis pour personne. Ma fille ne descendra point chez moi. Qu'on me laisse seul dans mon cabinet. ( *En revenant il marche à pas lents.* ) Par où commencer?... Comme le cœur me bat !

Vous connoissez , Monsieur , l'intérieur de ma maison ; vous connoissez la situation de mes affaires ; mon caractère vous est encore plus connu. Vous pressentez sûrement ce que signifie l'état où vous me



voyez; les détails épars de cette occupation où vous m'avez surpris, cet apparent inventaire de cartons, de caisse, de sacs, de papiers; ces effets, ce désordre qui vous environne, cette brochure en lambeaux foulés aux pieds, tout à vos yeux peint l'état de mon ame. Il ne vous manque peut-être que de savoir jusqu'où va ma confiance en vous, pour que vous deviniez à quel dessein, dans ma lettre d'hier, je vous priois de m'accorder une heure d'entretien....

Vous m'avez compris, Monsieur; vous voyez que je suis.... (*très-rapidement le reste.*) Oui, Monsieur, je suis... La convulsion, la tourmente de tous mes sens, vous dit mon malheur. Moi!... déshonoré! Non, non, je ne suis point un homme sans honneur. (*Une pause, où il respire.*)

Ce n'est point à vos yeux que je déguiserais mon affront; cette honte puérile d'un esprit foible n'altérera point ma franchise. Ma femme est une malheureuse; Valchaumé un scélérat. L'opprobre que le nœud qui me lie à l'une, que l'amitié qui m'a lié à l'autre, font réjaillir sur moi, me rend leur juge: personne ne pouvant savoir, ni sentir comme moi, comment et combien je suis offensé;



personne ne doit connoître que moi de l'offense que je reçois. Je n'irai point faire rétentir de mes plaintes vos tribunaux, ressources des lâches, qui apprennent par cette publicit de leur honte, qu'on peut mettre l'honneur en justice et perdre sa cause. J'ai reçu cet exemple de mon siècle ; je n'autoriserai pas du mien le désordre de cette partie de nos mœurs. Malheur au père de famille qui laisse cette tache sur le front de ses enfans, et qui apprend à sa fille où et comment elle pourra mettre en balance son inconduite et la vengeance d'un mari ; grâces au ciel, cette contagion ne m'a point gagné, et mon esprit ne descendra jamais ni à cette pusillanimité, ni à cette corruption. Vous, Monsieur, qui présidez à la conservation de la loi et qui en exécutez la justice, avouez que vous êtes révolté lorsque de pareils scandales viennent vous effrayer de tous les ravages qu'ils causent parmi nous.

Monsieur, par cette amitié dont vous m'avez honoré ; par les témoignages que vous avez bien voulu recevoir de la mienne ; par cette concitoyenneté, qui, après les liens du sang, est le premier qui unit et lie l'homme



à l'homme ; par ce respect dont vos ancêtres, quoique au-dessus des miens, les ont de tout temps distingués ; ressouvenez-vous, je vous prie, Monsieur, des larmes que vous vîtes verser à ma mère, quand, jeune encore, elle me recommanda de mériter de votre part les bontés dont mes pères avoient hérité des vôtres. Par mes larmes ; par cette fureur d'une ame ulcérée que j'ai tant de peine à contenir ; par mes deux enfans que vous aimez, vous m'allez rendre, Monsieur, le service le plus important qu'un père malheureux puisse recevoir.

Si je savois qu'il existât un plus honnête homme que vous, j'irois le trouver, que je le connoisse ou non, qu'importe ? ma franchise lui ouvriroit mon ame comme vous la voyez ; je le prierois, par l'honneur, par un lien encore plus sacré, celui qui engage la vertu au malheur, de me rendre le service que j'attends de vous. Il ne tromperoit point ma confiance. Jugez, Monsieur, combien elle est tranquille et satisfaite.

Vous aurez la bonté de recevoir l'état de ma fortune ; vous me permettrez de placer mon porte-feuille dans votre secrétaire. Sur ces deux objets, le silence qui importe à un



secret déposé entre l'honneur et l'amitié; me le permettez-vous, me le promettez-vous.

M. DE MONTMECOURT.

Permettez-moi vous-même, Monsieur, de respirer un moment.... Vos malheurs m'effraient. Oh Dieu! que j'étois loin de vous en soupçonner la moindre atteinte? et dernièrement encore, en parlant d'un homme heureux, je vous citois.

M. DE SAINT-PRÉ.

Me permettez-vous ce que je vous demande, me le promettez-vous?

M. DE MONTMECOURT.

Je ne cherche point, Monsieur, à éluder; mais, de grâce, souffrez que je revienne un peu de ma surprise. L'extérieur de la plus sévère décence,.... non, ce n'est pas l'extérieur, c'est la perfection, et tout à la fois la grâce de la décence elle-même. Une femme dont toutes les connoissances, dont toutes les femmes, celles même qui sont jalouses de son mérite et de son bonheur, font l'éloge, sans qu'il s'y mêle jamais un mot d'équivoque ni d'aucune malignité.... elle n'a



pas d'ennemis ; elle ne peut être en butte à aucune calomnie.

M. DE SAINT-PRÉ.

M. de Montmécourt , me permettez-vous ce que je vous demande , me le promettez-vous ?

M. DE MONTMECOURT.

Eh ! ne savez-vous pas combien je vous suis acquis ! je ferai tout ce que vous voudrez.... mais ce n'est pas dans ce moment.

M. DE SAINT-PRÉ.

Monsieur , le plutôt vaut le mieux ; cet après-dîner , je vous prie.

M. DE MONTMECOURT.

Ma journée n'est pas à moi ; je suis obligé d'assister à une délibération où ma présence est indispensable , et je me suis engagé à souper dans une maison d'où je ne sortirai que fort tard. A demain le matin , vous recevrez mes engagements ; toute ma matinée sera à nous. Nous aurons du temps ; nous dînerons ensemble. Me promettez-vous de dîner avec Madame de Montmécourt ?

M.



M. DE SAINT-PRÉ.

Je ne le pourrai.

M. DE MONTMECOURT.

Tans pis ; elle en sera très-fâchée. Mon cher compatriote, combien je vous plains, et combien je ressens vos douleurs ! Je n'ai pas besoin de vous rien affirmer ici de mon attachement pour vous ; outre l'estime que vous m'avez constamment inspirée, mon amitié, depuis que je vous connois n'a fait que croître.... Je suis confondu de vos affections, et mon esprit se perd à concevoir vos malheurs. Je suis loin de vous soupçonner d'aucune jalousie ; ce n'est pas un homme d'un sens aussi droit, d'une raison aussi ferme, et, moins encore, qui a votre usage du monde, qui donneroit dans de pareils écarts. Ah, dieu ! qui peutse flatter de connoître le cœur humain ?

M. DE SAINT-PRÉ.

Monsieur, j'ai besoin de vos services. Je vous ai fait un aveu qui les exige promptement. Cet aveu déclare une espèce d'infortune, telle que, si l'amitié peut servir l'infor-



tuné, elle se défend de le plaindre. Vous me renvoyez à demain ; dès ce moment votre honneur est chargé de tout le poids du mien.

M. DE MONTMECOURT, *prenant la main de M. de Saint-Pré,*

J'accepte, j'accepterai ; je ferai tout ce qui pourra vous convaincre du plus tendre attachement. Adieu, mon ami, mon cher compatriote.

M. DE SAINT-PRÉ.

Ah ! ma digne mère, que ne t'ai-je crue ! Elle s'opposoit à ce que je quittasse la maison où tant de mes pères avoient vécu si heureux ; elle m'annonça tous les malheurs qui m'accablent. » Reste-ici, me disoit-elle, » la vertu et le bonheur y font l'histoire de » toute la famille. Ah ! la tienne, mon fils, » que de larmes en détremperont les matériaux, si tu renonces à tes champêtres » foyers » ! J'ai désobéi.... Non, le ciel n'a pas mis de mesure à la punition.

M. DE MONTMECOURT.

Je vous laisse, à demain. ( *Il sort. M. de Saint-Pré lui fait une inclination.* )



M. DE SAINT-PRÉ.

Il faut imiter le ciel. (*Il referme ses cartons, jète les sacs avec fureur dans son secrétaire, ferme la porte de son cabinet, et sort par une porte du fond.*)

---

SCÈNE III.

MADAME DE SAINT - PRÉ, M. MONT-  
MÉCOURT, CHAMPAGNE.

M. DE MONTMÉCOURT *traverse le sallon, en ouvre la porte qui communique par derrière à l'antichambre. Il dit à Champagne:*

Voyez s'il est jour chez Madame de Saint-Pré.

CHAMPAGNE.

Donnez-vous, Monsieur, la peine d'attendre un moment: j'avertis sa femme de chambre.

(*Elle entre chez M<sup>de</sup>. de St.-Pré, et annonce M. de Montmécourt. Ils*



## L'ADULTERE,

*passent dans le salon, où ils s'asseyent, tout en se faisant les civilités d'usage.*

M. DE MONTMECOURT.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. Me permettez-vous de vous demander des nouvelles de votre santé?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Vous êtes bien bon, Monsieur; je n'en suis guères contente; la vôtre me paroît merveilleuse.

M. DE MONTMECOURT.

Parfaite, Madame. Mais comment êtes-vous à Paris; la campagne que vous aimez tant, et dont vous vous trouvez si bien....

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Je n'y vas plus, Monsieur. Depuis une quinzaine je suis toute dérangée. Madame de Montmécourt se porte sans doute aussi bien que vous?

M. DE MONTMECOURT.

Elle, comme à l'ordinaire; aujourd'hui



bien, demain mal. Quelle est celle de nos femmes qui se porte bien ? Excepté vous, Madame, qui, sur ce point, comme sur tous les autres, avez conservé cette franchise qui rejète le ton du jour, je n'en connois pas une qui ne soit malade.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Il me semble, Monsieur, que vous n'êtes pas plus de mode que moi ; vous ne croyez guères à nos accidens. Mais, Monsieur, c'en est un fort agréable pour moi de vous voir à cette heure ; ces courses matinales sont, je crois, rarement permises à votre état. Vous devriez faire tourner ce hazard à mon profit, et me procurer le plaisir de manger ma soupe.

M. DE MONTMECOURT.

Je serois ravi, Madame, d'avoir cet honneur ; mais cela ne m'est pas possible. M. de Saint-Pré, que je quitte, m'a prié de lui donner quelques instans aujourd'hui, pour des affaires qu'il veut me communiquer, j'ai été obligé de le remettre à demain.

Mde. DE SAINT-PRÉ, *rêveuse, et revenant à elle-même.*

Il s'en fait, Monsieur, des affaires, et il en donne aux autres.



M. DE MONTMECOURT.

C'est ce qui m'a paru. Il me seroit difficile de vous dire comment je l'ai trouvé.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Ce n'est sûrement pas d'aujourd'hui, Monsieur, que vous lui connoissez ces dispositions.

M. DE MONTMECOURT.

Je vous assure, Madame, sur mon honneur, que voilà la première et la seule fois qu'il m'ait laissé voir la maladie dont il est atteint; que, jusqu'à ce jour, je n'en ai apperçu aucun symptôme dans aucunes de ses actions ni de ses paroles. Je vous certifie encore que je vous ai toujours crue aussi heureuse que vous méritez de l'être.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Que vous ayez cette opinion de moi, et que, d'après les confessions que vient sûrement de vous faire mon mari, vous la conserviez, voilà, Monsieur, de quoi vous devoir beaucoup.



M. DE MONTMECOURT.

Vous ne me devez rien , Madame ; croire à votre honnêteté , sur le témoignage constant de votre réputation , n'est pas vous faire une grâce. Mon amitié pour M. de Saint-Pré ne peut me rendre injuste ; et , en vérité , il est dans un état beaucoup plus propre à faire pitié , qu'à persuader contre vous , ceux mêmes qui auroient moins l'honneur de vous connoître que moi. Si je suis fort aise que nous soyons tombés sur ce sujet d'entretien , c'est pour lui , Madame ; je suis vivement affecté de sa situation. Je le plains très-sincèrement , et j'ose vous prier de vous réunir à moi pour le rendre à vous et à lui-même.

M<sup>de</sup>. DE SAINT-PRÉ.

Ah ! Monsieur , que n'ai-je pas fait ; que n'ai-je pas tenté , depuis plus de trois mois que je suis victime , et victime très-patiente , trop peut-être , de l'humeur de mon mari !

M. DE MONTMECOURT.

Depuis plus de trois mois !



Mde. DE SAINT-PRÉ.

Notre intérieur est un enfer, et, depuis huit jours, mon cœur la proie de ses tourmens.

M. DE MONTMECOURT.

Votre mari est jaloux ; vous en souffrez, il en souffre. Vous, épouse tendre, mère attachée à vos enfans, femme par-tout citée par votre esprit, femme d'un tel esprit que toutes vos connoissances vous l'envient ; votre mari reste jaloux !... il en souffre !... et vous en souffrez !

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Recevez , Monsieur , mes remercimens pour vos honnêtetés ; mais j'ai trop éprouvé que M. de Saint-Pré est un jaloux comme tous les jaloux ; que , si jamais il guérit de ce mal, le temps, beaucoup plus que la raison, et que tous les moyens dont vous voulez bien croire que je pourrois l'aider, opéreront sa cure.

M. DE MONTMECOURT.

Non, Madame, ce n'est pas un de ces ma-



lades dont on doit remettre la guérison au temps.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Il faut donc en désespérer, et se soumettre à recevoir chaque jour la portion de douleur que chaque jour amènera.

M. DE MONTMECOURT.

Il ne faut ni l'un ni l'autre ; il faut ôter à M. de Saint-Pré sa jalousie ; je suis convaincu que vous le pouvez.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Je le puis !

M. DE MONTMECOURT.

Oui , Madame , j'ai l'honneur de vous répéter que vous le pouvez. Je suis persuadé qu'il y a très-peu de femmes , qu'il n'y a aucune femme , qui , le voulant bien , ne puisse délivrer son mari de cette malheureuse passion. Vous , Madame , les moyens que vous pourrez employer seront faciles et prompts.

Ah ! qu'il doit vous être aisé d'excuser dans M. de Saint-Pré , même de lui pardon-



ner sa jalousie ! Moi , sa femme , j'en serois flattée. Son cœur n'est qu'un sentiment , et ce sentiment est toujours passionné ; son ame est la bonté , ou plutôt l'essence de la bonté. Le monde , il est vrai , n'a point assoupli son esprit à son ton , à ses modes ; je ne l'en estimerois que plus. Il est jaloux , mais il raisonne sa jalousie , comme un homme d'honneur une offense ; car il est plein d'honneur. Il a été élevé par de tels principes , sur de tels exemples ; il est tellement attaché aux modèles de son éducation , qu'il se croiroit corrompu , s'il associoit ses mœurs à la plupart de nos usages.

Je suis convaincu , Madame , de tout ce que vous avez fait pour lui ; mais , de toutes les choses que vous avez faites , et que vous deviez faire , et pour lui et pour vous-même , vous en avez oublié une.

M<sup>de</sup>. DE SAINT-PRÉ.

J'en ai oublié une , Monsieur ?

M. DE MONTMECOURT.

Celle qui , peut-être , vous eût évité les frais de toutes les autres.



Mde. DE SAINT-PRÉ.

Comment pouvez-vous savoir ce que j'ai ou n'ai point oublié ?

M. DE MONTMECOURT.

C'étoit par celle-là qu'il eût fallu commencer; elle reste à faire.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Je vous prie , Monsieur , de vouloir bien vous expliquer.

M. DE MONTMECOURT.

Évitez-moi , je vous prie , cet embarras.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

De l'embarras , Monsieur !

M. DE MONTMECOURT.

Avec autant d'esprit que vous en avez , la connoissance du caractère de votre mari , un véritable désir de la paix , je suis surpris , Madame , que vous n'ayez pas vu ce qui étoit le plus convenable à votre situation ,



Mde. DE SAINT-PRÉ,

Monsieur, ... Monsieur! ... je ne le vois point, Monsieur.

M. DE MONTMECOURT.

M. de Valchaumé loge encore chez vous.

*Mde. de Saint-Pré, saisie de l'embarras de sa conscience, laisse tomber un mouchoir, qui lui donne occasion de cacher le trouble de son visage, en se retournant pour le ramasser.*

M. DE MONTMECOURT, *frappé de la cause de cette confusion, et de l'intention de cette adresse, témoigne un mouvement de surprise, aperçu par Madame de Saint-Pré, qui se détourne, et tousse comme si elle suffoquoit.*

Qu'avez-vous, Madame? Vous trouveriez-vous mal?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Non, Monsieur. Pardon, je vous prie, pour un moment. Je reviens. (*Elle passe dans son cabinet, où elle s'appuie sur un fait-*



*teuil. ) O voluptés du crime ! vous payé-je assez ! ( Elle se présente devant sa glace, et s'y regarde, avec un geste de pitié d'elle-même. Elle rentre. )*

M. DE MONTMECOURT.

Oui , Madame , je persiste dans mon opinion ; et pour peu que vous me secondiez , la paix , ce premier bien de toute association , ce bien , qui entretient presque tous les autres à sa suite , se rétablira promptement , mais très-promptement entre vous. M. de St.-Pré est bon ; vous êtes si douce , d'un naturel si heureux , l'un et l'autre si estimables ! jusqu'ici vous avez vécu dans une intelligence si parfaite ! Comment , avec tant de moyens de conserver un tel bonheur , et après en avoir goûté , avez-vous pu l'un et l'autre le voir interrompu , et laisser s'introduire à sa place , les froideurs qui amènent l'indifférence , cette perfide indifférence , qui , à son tour , produit l'éloignement ? De celui-ci , naît le dégoût , qui engendre la haine. Quand on a le malheur d'arriver à ce point , l'enfer se domicilie avec nous , nous brûle de tous ses poisons , nous déchire de toutes ses furies ; nous sommes sa proie au-dedans ,



au-dehors , par-tout , jusqu'à ce qu'il nous ait consumés.

Obvions , Madame , à de tels malheurs , tandis qu'il en est temps encore. Vous le pouvez ; vous pourrez toujours tout sur l'esprit et le cœur de votre mari ; je vous en réponds sur de bons garans. Je le verrai demain ; je l'y ai renvoyé , sous prétexte d'affaires instantes ; aujourd'hui , il n'eût pas été en état de m'entendre ; avec lui , je ne veux que du temps. De votre côté , Madame , mettez-le à profit , dès aujourd'hui , dès ce moment , pour changer , ou du moins calmer les dispositions dans lesquelles il m'a paru. Ne le laissez point seul , s'il est possible. Ceci est plus important que peut-être vous ne le pouvez penser. Il seroit bon ; même je le crois nécessaire , que vous décidassiez M. de Valchaumé à donner congé de l'appartement qu'il occupe dans votre maison.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Je ne reconnoîtrai jamais à mon gré , Monsieur , le zèle , et la chaleur du zèle , que vous voulez bien avoir pour les intérêts de mon mari , et pour les miens. Je suis pénétrée de tant de bontés ; elles auront au moins



un effet certain, celui d'augmenter mon admiration de vos vertus. Je croirois, Monsieur, manquer au respect qu'elles m'inspirent, si je ne répondois pas de toute ma franchise à une telle, à une aussi rare bienveillance.

Si M. de Valchaumé cesse de me voir, j'en serai fâchée, très-fâchée; je vous le déclare, je le déclarerai à mon mari; telle est ma pensée; je montrerai toujours ma pensée; tel est un de mes devoirs; je serai toujours jalouse de les remplir tous. M. de Valchaumé est mon ami; il l'est depuis long-temps; c'est à ses conseils, à ses soins, que je dois le fruit de cette éducation choisie, qui rend mes enfans heureux d'un bonheur présent, et qui les prépare à des distinctions qui en seront nécessairement le prix dans l'avenir. Que n'a-t-il pas fait pour mon mari? Il a épousé ses intérêts, au point de se faire lui-même l'intendant de la terre dont il lui a ménagé l'acquisition auprès de sa retraite; il a éclairé les opérations de ses placemens à leur plus grand avantage; son génie s'est chargé de guider la fortune de mon mari, et l'a conduite à la prospérité. De quels précieux sentimens ne l'a-t-il pas soigné, lui, ses enfans,



sa maison ? Nos domestiques , sous l'influence de sa vertu , ont changé de mœurs. Nous ne rougissons point de les appeler nos amis ; ils ont pour nous une tendresse , une affection qui nous honore autant qu'eux. Ce seroit peut-être trop vous dire de M. de Valchaumé , que de vous avouer que son amitié est regardée dans la famille comme une bénédiction répandue sur les affaires de chacun de nous ; sa présence est une fête pour tous et chacun de nous. C'est mon mari lui-même qui a dit de M. de Valchaumé , qui a écrit de sa main au bas de son portrait : » Il est » l'amour de ses connoissances et le héros » de ses amis ».

Je ne vous arrêterai point , Monsieur , sur les services que j'ai reçus de lui. Je lui dois , avec la félicité de cinq années , l'esprit qui peut-être m'en conserveroit la jouissance dans l'infortune même.

Pour reconnoissance , pour prix de tant de bienfaits , j'irai brusquement l'affliger de toute mon ingratitude , et , non-seulement de la mienne , mais encore de celle de toute ma famille , qu'il a comblée de bienfaits , à ma considération peut-être , et cela sans que ni elle ni moi , ayons aucune ingratitude  
dans



dans le cœur pour lui ? Connoissez - vous , Monsieur , quelque puissance humaine qui osât m'en donner le conseil , et me faire un devoir de le suivre ?

Quant à mon mari , je ne puis concevoir ni d'où ni comment lui est venu cet intervertissement d'esprit. Tout ce que le mien a pu imaginer pour lui rendre sa raison , a été vainement employé : j'ai porté la complaisance , la patience , les soumissions de toutes les espèces , à l'excès ; je me suis retenue dans le silence d'une femme que le remords de sa conscience confondroit. Lesacrifice est grand et inoui sans doute ; je l'ai fait ; je n'en regrette point l'humiliation : je serai toujours disposée à tous ceux qui ne compromettront ni mon cœur envers mes amis , ni ma réputation envers qui que ce soit.

M. DE MONTMECOURT.

Quelque obligation que vous et les vôtres , vous ayez à M. de Valchaumé , quelque saints que soient les engagemens qui vous attachent à la reconnaissance , tant homme de bien et d'esprit soit-il , il n'en est pas moins vrai que sa présence chez vous y répand le trouble ; que ce trouble peut être



suivi des conséquences les plus fâcheuses, les plus funestes, peut-être, pour lui, pour votre mari, pour vous-même. Si tout ce que vous me dites de son honnêteté est vrai, comme je n'en puis douter, il n'est sûrement pas instruit du désordre dont il est ici l'occasion. Quel est l'homme d'honneur qui ne s'exécuteroit au plutôt, y allât-il même de ses plus chers intérêts?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Il y a un parti bien plus simple à prendre, Monsieur, et qui doit convenir également à mon mari et à moi. Puisque vous avez la bonté de vouloir bien répandre ici cet esprit de paix et d'ordre qui fait tant l'éloge de votre cœur chez toutes vos connoissances, je n'ai pas moins envie que M. de Saint-Pré de vous devoir le calme après lequel nous soupirons tous les deux. Vous le voyez demain; demain, Monsieur, de cette chaleur que votre amitié met à notre repos, de cet esprit qui sait si bien persuader M. de Saint-Pré, convainquez-le que son avantage et le mien se réuniront dans une séparation à l'amiable. Je me retirerai avec ma fille dans le couvent qui lui conviendra; je recevrai la



pension qu'il voudra me donner ; tant modique soit-elle , je m'en contenterai.

M. DE MONTMECOURT.

Si jamais , Madame , je suis assez heureux pour vous rendre quelques services , ce ne sera pas celui-là. Adieu , Madame , recevez mon respect.

---

SCÈNE IV.

Mde. DE SAINT - PRÉ , JULIE.

Mde. DE SAINT-PRÉ sonne , et dit à Julie ,  
*qui entre.*

JULIE, montez chez M. de Valchaumé ;  
vous lui direz que je le prie de descendre.

( Julie sort. )

Il n'y aura point de tombeau pour le crime ! ni ténèbres ni abîme qui l'ensevelissent à jamais ! Le criminel ne pourra se défaire de sa conscience. Elle sera éternellement la fatale trompette qui en évoquera l'affreux fantôme.



## SCENE V.

Mde. DE ST.-PRÉ, M. DE VALCHAUMÉ.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

V ALCHAUMÉ, je vous ai fait appeler ; il faut que je vous fasse appeler ! Et vous aussi, vous voulez me punir !

M. DE VALCHAUMÉ.

Bazilide, vous ne me soupçonnerez point de rejeter sur autrui, les peines que je ne dois qu'à moi.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Et cependant vous m'abandonnez ! vous me laissez seule avec ma tendresse que vous avez affligée ; seule avec le malheur. Vous m'abandonnez ! Qui ai-je que vous, devant qui j'ose seulement pleurer ? Vous m'abandonnez !

M. DE VALCHAUMÉ.

Bazilide, mé croyez-vous un homme sans



ame ? Vos malheurs sont les miens , vos douleurs les miennes ; je le sais ; c'est à moi à te consoler des unes , à te sauver des autres. Si tu me connois , tu sais que je le ferai. Tantôt quand tu m'as proposé la fuite en Hollande , si je ne t'ai répondu que par un sentiment qui te peignoit l'accablement de mon ame et le remords de notre situation , de quels autres pouvois - je être affecté ? Ah ! Bazilide , vous aviez oublié que votre amant ne peut devenir indigne de vous.

Chargé d'un crime également funeste à l'ordre social , à l'amitié , je consommeroie ma perfidie par le rapt d'une mère à ses enfans , d'une épouse à . . . !

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Valchaumé , cessez l'énumération de crimes qui ne sont point commis ; j'en pleure de réels.

M. DE VALCHAUMÉ.

Si vous m'aviez cru , pleureriez-vous ?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Oh Dieu ! oh Dieu !



M. DE VALCHAUMÉ.

Ne vous emportez point. Le temps nous poursuit. Ce n'est pas en plaintes, en reproches qu'il faut l'employer. Je ne me plains que de moi. Je ne vous fais point de reproches; je ne vous en ferai jamais. Je vous ai donné des conseils que vous n'avez pas voulu suivre : la nécessité de notre situation vous y rappelle; il faut arrêter le progrès du mal qui nous menace. En agissant seul, je puis me perdre sans vous sauver; et il faut que je vous sauve, vous, votre mari, vos enfans, votre maison, du désastre que notre imprudence a suspendu sur nous; mais aussi, il faut que vous me secondiez.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Que vais-je faire ?

M. DE VALCHAUMÉ.

Il faut, ma chère Bazilide, vaincre ton injustice envers ton mari, devenir plus attentive à ses soins, plus accessible à la tendresse infinie qu'il a pour toi. Je m'éloignerai par un voyage de six mois en Bourgogne. Saint-Pré est un excellent homme; il t'adore, il donneroit toutes les couronnes de la terre



pour te plaire ; il voit qu'il n'y peut réussir ; il sent que j'y réussis trop bien. Moi parti, son amour et ton attachement pour lui, auront bientôt dissipé ses chagrins. Vous redeviendrez heureux.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Et toi.... que seras-tu ?

M. DE VALCHAUMÉ.

Heureux aussi.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Heureux aussi !

M. DE VALCHAUMÉ.

Oui, si l'on peut l'être avec le remords.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Vous dites le remords. . . . J'attendois le regret.

M. DE VALCHAUMÉ.

Bazilide, je t'aime ; mais si mon cœur t'est livré par sa passion, le remords te le dispute à son tour, et je ne suis pas moins la proie de l'un que de l'autre. Me



donneras-tu le moyen de me séparer de ma conscience? M'indiqueras-tu une puissance qui m'apprenne à étouffer la vérité qui la tourmente? Et malgré toutes les illusions, toutes les séductions de l'amour, au milieu même de son délire, que lui répondre, quand elle nous demande si impérieusement : Qui es-tu? Ne l'entends-tu pas t'effrayer de ses terribles témoignages, te crier : » Liée, par le plus saint des engagements, à un homme de bien qui brûle » d'amour pour toi, insouciant et de sa » tendresse et de ses ennuis, tu le laisses » se consumer dans les tourmens d'une passion malheureuse ; qui es-tu? Tu ne soupites qu'à l'outrager par un amour adultère ; qui es-tu? Oses-tu, l'oses-tu te l'avouer? » Et moi!... chargé de ta honte et de mes perfidies, de quel nom m'appellerai-je? Moi, qu'il a prévenu de tous les sentimens de l'affection, de tous les sentimens de l'amitié ; l'avilir dans son honneur ! profaner son être ! et j'ouvre les yeux sur lui ! et je le regarde en face ! et je me regarde moi-même ! L'entends-tu ? Je l'entends cette épouvantable voix du plus affreux des jugemens, qui nous poursuit, qui nous crie : Qui



es-tu, qui es-tu ? ( *Il se laisse tomber dans un fauteuil, et porte ses deux mains sur son visage. Au bout d'une pause marquée de quelques minutes, il dit à Bazilide, très-pensive* : Eh bien ! que répondrons-nous ?

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Puisque vous êtes, Monsieur, un si mal-honnête homme, vous pouvez vous retirer. Je n'ai plus rien à vous dire.

M. DE VALCHAUMÉ.

Quittez ce ton-là, Bazilide ; il ne vous va point. Savez-vous à quelles créatures il est familier ? Vous vous outragez par une telle affectation ; vous me feriez prendre de vous une affreuse idée, si je ne vous connoissois bien.

Ressouvenez-vous de ce précepte de notre ami : *Les mauvais principes sont plus dangereux que les mauvaises actions*. Prendre le ton des mauvais principes, c'est les adopter. Nous sommes coupables ; mais ni vous ni moi, nous n'avons perdu le sentiment de l'honneur. Je vous l'ai conservé, en vous enlevant à cette société de femmes équivoques,



où vous commenciez à vous plaire ; en vous apprenant à dédaigner ce ton meurtrier, dont elles tuent la considération sociale d'un mari, à qui elles ne laissent que le seul honneur de travailler à une fortune ou au maintien d'un état qui fasse briller Madame, des recherches du faste, dans ses cercles et ses parties ; en vous décidant à éloigner de chez vous ce ramas de jeunes fats, essaim d'esprits follets, que nos femmes semblent entraîner attachés à leurs ceintures ; à mépriser ces impertinentes prétentions d'airs, de modes, de bel usage, de luxe, qui précipitent le siècle et ses mœurs au-dessous de la corruption. Vous étiez fière de vous élever au-dessus de tous ces méprisables êtres, esclaves du papillon que la mode produit, détruit, reproduit, suit, fuit avec la vitesse de son aile ; qui n'ont ni raison, ni esprit, ni rien qui soit d'eux, ni à eux, pas même les vices qu'ils propagent. Si vous avez perdu la vertu, au moins votre jugement s'est assuré contre les pièges et les appas de la perversité ; vous avez senti votre dignité de mère ; vos enfans sont formés sur le modèle de l'homme de bien et du citoyen vertueux ; votre maison est réglée par la sa-



gesse ; vous êtes l'amour de tout ce qui vous environne , particulièrement de vos domestiques ; vous êtes citée , chez toutes vos connoissances , pour le modèle d'une mère de famille et d'une maîtresse de maison ; votre cœur généreux , compâtissant , est toujours ouvert à l'infortune , exorable à la plainte , au gémissment du pauvre ; votre économie lui fait un trésor , de ce que les autres ruinent en superfluités ; la bénédiction du malheureux vous recherche ; le goût de la simplicité , l'esprit d'ordre , sont votre goût , votre esprit. Combien je m'enchantois de ces progrès de votre raison ! Combien je m'enivrois du plaisir de rapprocher mon amante de la vertu ! Je te voulois heureuse , et , dans mon délire pour ta félicité , au milieu des transports de ma passion , combien de fois ne t'ai-je pas dit : » O Bazilide ! ma » chère Bazilide ! je ne te veux point heu- » reuse d'un bonheur faux ; c'est celui du » crime ; renonces-y , que je te rende à ton » mari ; il est digne de toi ; nous le devien- » drons davantage l'un de l'autre.... » Bazilide , voilà les sentimens qui me seront toujours garans de ton honnêteté.



Mde. DE SAINT-PRÉ, *foudante en larmes, se jète à son col.*

O mon ami ! ne m'anéantissez pas davantage.

M. DE VALCHAUMÉ.

Bazilide, je sens vos pleurs couler dans mon sein ; Mon cœur en est ému ; mais ce n'est point le moment de nous attendre ; le temps presse ; c'est en action qu'il faut l'employer : il faut voir votre mari.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Mon ami, je suis résolue à tout ce que vous voudrez ; mais comment m'y prendrai-je ? Depuis huit jours je ne le vois plus. Il sort avant le jour ; il rentre sans qu'on le sache. Autant même que j'ai pu interroger le portier, il passe, je crois, des journées entières enfermé dans son cabinet. Il a eu un entretien avec Montmécourt qui ensuite m'est venu voir. Il m'a paru, parce que j'ai pu en augurer, que mon mari lui a ouvert son ame à notre sujet, avec sa franchise et sa confiance ordinaires, et qu'elle étoit fort agitée.



M. DE VALCHAUMÉ.

C'est une tête qui se perd ; il ne sera point facile de la remettre ; mais il lui est impossible d'avoir aucune preuve.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Je le pense de même.

M. DE VALCHAUMÉ.

Il faut que je le voie. Je serois fort aise auparavant de causer un moment avec M. de Montinécourt ; il me parlera plus clairement qu'à toi. Cependant si ton mari rentre, vois-le sous un prétexte ou sous un autre, et tâche de l'amener à un entretien sur ses absences.

( *La toile tombe.* )

FIN DU SECOND ACTE.

---



---

---

ACTE III.

---

---

SCÈNE PREMIÈRE.  
CHAMPAGNE, UN FROTTEUR.

*Le Frotteur finit de frotter le salon.*

CHAMPAGNE, *au Frotteur.*

EST-CE bientôt fait?

LE FROTTEUR.

Voilà qui est fini.

( *Champagne, avec un balai de plumes, époussete la cheminée et les meubles. Le Frotteur s'en va. Champagne continue de ranger le salon.* )





## SCÈNE II.

M. DE VALCHAUMÉ, CHAMPAGNE.

M. DE VALCHAUMÉ.

M. de Saint-Pré est chez lui ?

CHAMPAGNE.

Non , Monsieur , il est sorti.

M. DE VALCHAUMÉ.

Comment sorti ?

CHAMPAGNE.

Il l'est , Monsieur.

( M. de Valchaumé se promène pensivement dans le salon. Champagne sort. )



## SCÈNE III.

M. DE VALCHAUMÉ, *seul.*

IL ne peut ignorer que je suis arrivé. Il est visible qu'il m'évite. Il ne fuit sa maison que pour ne m'y point rencontrer. Voilà où j'ai réduit mon ami : tous les objets de cette maison se sont empreints à ses yeux des couleurs de mon crime ; il n'en peut soutenir l'affreux témoignage ; il n'ose plus s'exposer à leur déposition que dans les ténèbres de la nuit ; peut-être ne se sauve-t-il loin de moi, que pour ne les point laver dans le sang qu'il devoit à sa vengeance. Ah ! que ne s'en venge-t-il , plutôt que de porter ses pas précipités, sans but, sans savoir où, égaré dans les rues les plus connues, tremblant, dans les plus éloignées de son quartier, de s'y retrouver encore , comme si chaque personne de sa connoissance y lisoit sur son visage affligé, la honte de ses afflictions : il court aux campagnes, aux solitudes, loin de Paris, pour y cacher à tous les yeux ses douleurs ,



douleurs ; les soupirs , les sanglots , qui les répètent , et se plaindre seul. Il y pleure sur lui , sur ses enfans , sur sa maison , où il s'aimoit tant ; sur cette femme , que j'ai avilie , et que , pour augmenter son supplice , il aime peut-être encore ; il les pleure , il les maudit , il les pleure et les maudit tour à tour. Il se maudit lui-même d'être si malheureux. Ah , combien de maux je lui ai faits depuis le temps qu'il endure le premier ! De quels déchiremens je navre encore son cœur ; ce cœur , où son amitié m'avoit placé tout entier ! Hélas ! il m'aimoit à l'égal de sa femme , de ses enfans ; j'étois son frere ; et ses supplices sont le prix de sa tendresse pour moi. Malheureux que je suis ! et je reste à le plaindre ! et je ne me suis pas précipité sur sa fuite pour arrêter ses tourmens ! je ne me suis pas couché sur son passage en rentrant chez lui , pour m'immoler à sa vengeance , et me dévouer à une satisfaction qui le délivre de l'enfer où je retiens son ame ! Ah , combien je suis méprisable , avili ! voilà où mène le crime , à dégrader l'homme. O évangile ! livre émané d'un Dieu , c'est au criminel à sentir ta cé-



leste origine , à adorer ta sainteté , à prêcher ta nécessité. (*Le portier entre, lui donne une lettre, il l'ouvre.*)

De Montmécourt! (*il lit.*)

» Paris, lundi soir.

» Je n'ai pas l'honneur, Monsieur, de  
» vous connoître par moi-même aussi par-  
» faitement ni aussi familièrement que je  
» l'ai souvent désiré. Je n'en suis pas moins  
» certain que vous méritez la réputation  
» d'homme de bien, qui honore votre nom  
» chez toutes vos connoissances. C'en est as-  
» sez pour que je ne fasse aucune difficulté de  
» vous donner un avis dont sûrement vous  
» me saurez gré.

» J'ai vu ce matin M. de Saint-Pré, votre  
» ami et le mien; je l'ai trouvé dans un état  
» à ne le pas reconnoître. Il a le malheur  
» d'être jaloux, très-certainement sans rai-  
» son. C'est une cruelle maladie dont le trai-  
» tement est bien délicat, sur-tout pour un  
» esprit comme le sien; aussi en souffre-t-il  
» plus dangereusement qu'on ne le pour-  
» roit croire. Il a des projets inconcevables  
» comme tous ceux que ces malades conçoi-  
» vent dans leur délire. Une des plus grandes



» preuves du sien , c'est de vous , Mon-  
» sieur, dont il est jaloux. Madame de Saint-  
» Pré en est instruite ; mais je pense qu'elle  
» n'a pas voulu affliger de cette douleur  
» votre amitié pour elle et pour son mari ;  
» cependant vous laisser dans l'ignorance ,  
» c'est exposer M. de Saint-Pré aux dangers  
» qu'entraîne quelquefois cette passion.  
» Votre amitié pour lui , vous dira le reste ,  
» Monsieur, beaucoup mieux que moi.

» Si j'ai dû vous donner cet avis , je suis  
» très-fâché de devoir à une pareille occasion ,  
» celle de vous assurer du très-sincère atta-  
» chement avec lequel j'ai l'honneur d'être ,  
» Monsieur, votre très-humble et très-obéis-  
» sant serviteur, MONTMECOURT. »

Il a des projets inconcevables , comme  
tous ceux que ces malades conçoivent dans  
leur délire. . . . . Vous laisser dans l'igno-  
rance, c'est exposer M. de Saint-Pré aux  
dangers qu'entraîne quelquefois cette pas-  
sion. . . . . Votre amitié pour lui , vous dira  
le reste beaucoup mieux que moi. . . .

*( Il s'assied et s'absorbe dans une rêverie  
interrompue par des mouvemens convulsifs ;  
il reste immobile , la main droite dans sa*



*poitrine, qui lui déchire le sein. Il faut que le sang paroisse couler sur sa main.*

---

## SCÈNE IV.

M<sup>de</sup>. DE ST.-PRÉ, M. DE VALCHAUMÉ,  
JULIE.

JULIE sort de chez M<sup>de</sup>. de Saint-Pré ; elle fait un mouvement de frayeur de voir M. de Valchaumé dans cet état approchant de la mort, et sa main ensanglantée. La lettre est tombée à côté de lui. Elle rentre précipitamment chez Madame de Saint-Pré.

AH ! Madame , accourez à son secours ; il se meurt.

M<sup>de</sup>. DE SAINT-PRÉ.

Qui ?

JULIE.

M. de Valchaumé.



Mde. DE SAINT-PRÉ accourt, le prend sous le bras, et dit à Julie :

Aidez-moi à l'entrer dans mon cabinet.

( Elle ramasse la lettre. )

M. DE VALCHAUMÉ, en se relevant.

J'allois me trouver mal.

Mde. DE SAINT-PRÉ, à Julie.

Allez, que personne n'entre chez moi.

( Ils entrent dans le cabinet. Mde. de Saint-Pré, pose la lettre sur une table. M. de Valchaumé lave sa main dans une cuvette. )

---

## SCENE V.

Mde. DE ST.-PRÉ, M. DE VALCHAUMÉ.

M. DE VALCHAUMÉ.

**B**AZILIDE, lisez cette lettre.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Ah dieu ! que contient-elle donc qui ait pu vous mettre en un si terrible état ?



M. DE VALCHAUMÉ.

Ce n'est pas la lettre.

Mde. DE SAINT-PRÉ, *jète les yeux sur la lettre, la chiffonne et la serre furtivement.*

Je tremble, mon ami, de vous demander..... Comment avez-vous une blessure? D'où provient ce sang?

M. DE VALCHAUMÉ.

Rassurez-vous, Bazilide; point de frayeur. Je n'ai point vu votre mari. Eh! plutôt à Dieu que j'eusse versé mon sang pour lui jusqu'à la dernière goutte, il y a deux ans.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Mon ami, d'où vient ce sang?

M. DE VALCHAUMÉ.

Laissez, Bazilide; n'en parlons plus.... Je vengeois votre mari. Quoi! je ne pourrai le voir! A quelque prix que ce soit, il faut que je le rencontre.

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Oui, mon ami, tu le verras. Je devrois



le craindre , sans doute , mais je suis si bien rassurée par ta vertu , par cette sagesse qui t'a depuis si long-temps appris à te rendre maître de toi , à posséder tes sens , comme la raison elle-même se possède. Non , ni ses plaintes , ni sa colère , ni sa fureur , car peut-être s'y laissera-t-il emporter , n'ébranleront ton refus d'accepter un duel qu'il va sûrement te proposer. Ecoute , mon ami , ce n'est pas que je craigne pour toi , quoique je sente que je ne survivrois pas à ta perte. Je ne crains point pour lui non plus , soit comme père de mes enfans , soit qu'étant mort de ta main , il faudroit renoncer à te jamais revoir , et sûrement j'y renoncerois. Je le crains pour mon mari. Tu sais mon indifférence pour lui quand sa santé et sa vie sont en sûreté ; mais il me devient cher , précieux même , dès qu'il a besoin de moi. Reconnois en ces sentimens le fruit de tes leçons. Si ce sont des vertus ; jouis du plaisir de m'avoir appris à pratiquer mes devoirs.

M. DE VALCHAUMÉ.

Qu'as-tu besoin , ma chère Bazilide , de me faire cette demande ? Oui , sans doute ,



tu es bien assurée que jamais ton mari ne me déterminera à accepter un duel ; il a été mon ami ; il l'est encore ; j'ai pour lui tous les sentimens de l'estime et du plus tendre attachement ; et plutôt à Dieu que je n'en dusse pas de compassion à ses douleurs ! Je sais braver un vain préjugé , et la fausse honte attachée au refus d'assassiner un homme ; jamais le reproche de lâcheté ne pourra m'être fait justement. Grâce au ciel ! toutes mes vertus ne sont pas à la pointe de mon épée. Celui qui a dit ce mot , m'a appris à en estimer d'autres. C'est encore un des bienfaits du génie du vertueux Rousseau , d'avoir changé l'opinion publique sur cette barbarie de nos mœurs. Aujourd'hui on abandonne cette arène à l'admiration des jeunes gens, sans existence personnelle, comme on laisse à la populace le combat des dogues et du taureau. Ne crains pour moi ni la vengeance , ni l'orage de la vengeance de ton mari. Non , non , ce n'est point avec une arme féroce que je m'y présenterai.

Toi , ma chère Bazilide , il faut que je te quitte.... Il faut que je sois seul un moment. Adieu.... adieu.... Bazilide.



( *Je ne puis décrire l'accent de ces adieux ; c'est à la situation à les rendre.* )

Mde. DE SAINT-PRÉ.

Pourquoi ? Que veux-tu faire ? ... Je ne te quitte point.... J'ai le cœur pressé , vexé en tous sens, par des pressentimens qui le déchirent.

M. DE VALCHAUMÉ.

Je te le dis, il faut que je te quitte. Adieu, Bazilide. ( *Il l'embrasse et sort brusquement.* )

Mde. DE SAINT-PRÉ.

O ciel ! que veut-il signifier ? que va-t-il devenir ? que va-t-il se passer ? Où trouver un malheur qui égale en tourmens ceux dont je pâtis , ceux qu'il me faudra sans doute endurer encore ! Ah ! la vie ! la vie , femmes coupables , oh ! que le crime nous la rend pesante ! De combien de morts ai-je péri , et sans expirer !

( *La toile du cabinet tombe.* )



## SCÈNE VI.

M. DE VALCHAUMÉ', *seul.*

CONSCIENCE, que ton fardeau est lourd ! Affreux remords, cessez de me poursuivre. Comment m'en délivrer ? Lâche ! comment ? Eh quoi ! tu ne sauras pas te résoudre ! subis, subis l'humiliation que mérite ton crime. La nature te pousse à cette réparation, et la nature ne ment jamais. Que t'importent les institutions, les préjugés ? Eh bien ! s'ils t'humilient davantage encore, tant mieux ; la punition ne sauroit être trop dure : réparera-t-elle tous les tourmens que tu as répandus ici sur tout ce que tu avois de cher et de respectable ? Oui, je veux m'exposer à toute sa fureur ; je me délivrerai de mes remords ; je n'expirai mon crime qu'en le lui confessant. Qu'il m'ouvre le cœur pour y prendre sa vengeance, ou je lui livre ce châtiment de mon forfait.

Insensé ! oublié - je qui je perdrois ? Quoi ! cette femme, qui me donneroit sa vie, qui



l'a attachée à mon honneur, j'irois la livrer à un mari furieux, révéler sa honte, et faire plus de mal que je n'en veux éviter ! Non, le cœur de Saint-Pré est bon ; je lui abandonnerai tout mon être, pour prix du pardon qu'il accordera à sa femme. N'est-il pas généreux ? Et, quoiqu'il ait vécu sans foiblesse, n'a-t-il pas une âme tendre, vertueuse ? Et que fait la vertu, que de s'ouvrir à la pitié qui l'implore ? Mes larmes toucheront la sienne pour sa femme, ses enfans, son repos que je veux rétablir ; elle s'attendrira par le supplice où je me dévouerai pour tous.

Mais le public ! Comment soutiendrai-je le regard d'aucun homme ! Aux yeux de quelle femme ne serai-je pas un monstre ? La violation du secret ne fut-elle pas toujours un crime ; et celle d'un tel secret, le crime d'un lâche, d'un misérable ? Telle est la loi. Cette loi n'est que l'abri du crime et le moyen de le continuer. Que dit ma conscience ?... Voilà le principe des bonnes lois. Que me crie-t-elle depuis si long-temps ? » Il faut rétablir la paix ici ; il faut renoncer à Basilide ». Oui, il le faut, mon cœur a beau en murmurer, il le faut ; il faut être



homme ; il faut savoir se vaincre ; il faut mourir , plutôt que de vivre infâme. Honneur , voilà ta loi.

Ame sublime et pure de mon Jean-Jacques ! toi qui as ranimé en moi le desir de la vertu , et la pratique de quelque bien , descends à mon aide , du pied du trône de l'Éternel où je te contemple ; échauffe de tes divins transports mon cœur qui s'épure à leurs feux ; pousse-le de tout l'élan de ta force , vers cette vertu qui fit ton bonheur , et qui fera éternellement ta gloire. Non , je ne t'aurai point admiré en vain , et je cours mériter tes regards. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

M. DE SAINT - PRÉ , CHAMPAGNE.

*La toile du cabinet de M. de Saint-Pré s'élève. Il y entre par le fond. On l'y voit s'y occuper à ranger des papiers. Il sonne.*

M. DE SAINT-PRÉ.

CHAMPAGNE , allumez ma bougie. (*Il prend des ciseaux , coupe des bandes de papier.*



*Il s'avance au milieu de son cabinet, jète ses regards autour de lui, pour compter combien il lui en faut. Il dit à Champagne, qui a posé la bougie sur son bureau : Sachez si M. de Valchaumé est chez lui. Adressez-vous au portier pour le savoir.*

## C H A M P A G N E.

Oui, Monsieur, il y est; et même il faut qu'il ait quelque chose à dire à Monsieur, car il est descendu plusieurs fois, et m'a dit de l'avertir aussi-tôt que Monsieur seroit rentré.

## M. DE SAINT-PRÉ.

Ne l'avertissez pas. Dans un moment je monterai chez lui.

*( Il ferme sa porte à la clef sur lui. )*

## S C È N E V I I I.

## M. DE SAINT-PRÉ, seul.

**M**ONTMECOURT ! je me passerai de toi. C'est d'après ses idées et à son gré que le seul homme sur qui je crois pouvoir compter,



vent me servir. Il faut que j'aie besoin de lui, comme il veut que j'en aie besoin. Ainsi l'adultère d'une femme aura des protecteurs dans les amis même les plus intimes de son mari. Les plus hommes de bien ont reçu du siècle cette corruption de n'oser avouer à l'homme qu'ils aiment et qu'ils estiment le plus, que sa femme est une malheureuse. Tous ont une égale lâcheté pour l'aider à se relever de ce malheur. Les femmes ont établi cette civilisation ; le beau monde s'y soumet. Que craignent-elles de leurs licences ? Celle qui a dit de son mari : C'est un jaloux, est purifiée de tous les affronts dont elle le souille, et l'apologie de Madame sort de toutes les bouches. Je vivrois dans un tel monde ! La mort ou la fuite en mon village. (*Il pose le scellé sur tous les meubles à serrure. Le feu tombe sur un papier, qui s'allume. Il le regarde brûler, comme en suspens s'il l'éteindra.*) Ah ! si la maison ne renfermoit que ces deux misérables et moi, je crois que je la laisserois brûler..... J'y aurois déjà mis le feu. (*Il éteint le papier, va à son bureau, sort du tiroir deux pistolets et deux poires à poudre, qu'il pose dessus, et scelle les tiroirs. On frappe à sa*



porte.) Un moment. ( *Il prend un papier, qu'il met sous enveloppe, le pose sur son bureau, éteint sa bougie, et va ouvrir.* )

---

## SCÈNE IX.

M. DE ST.-PRÉ, M. DE VALCHAUMÉ.

M. DE SAINT-PRÉ, *en voyant M. de Valchaumé, marque un mouvement d'effroi.*

MONSIEUR, montez chez vous ; je vous y suis. ( *Il referme sa porte, met les deux pistolets, les poires à poudre, un mouchoir blanc et le papier qu'il vient de cacheter, dans ses poches, jète un long coup d'œil sur tout son cabinet, y tombe sur son fauteuil, la tête sur ses mains, appuyées sur le bureau. Il se lève, porte les yeux vers le fond, et dit : Adieu. Il va à M. de Valchaumé, qui étoit au milieu du salon. En s'abordant, ils se regardent, comme attendant chacun qui parlera.* )

M. DE SAINT-PRÉ.

Montons chez vous, Monsieur, je vous prie.



M. DE VALCHAUMÉ.

Cela n'est pas nécessaire. Je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, en moins de temps qu'il n'en faut pour y monter.

M. DE SAINT-PRÉ.

Je ne puis vous recevoir ici. Si vous ne voulez pas monter chez vous, descendons.

M. DE VALCHAUMÉ.

Non, Monsieur, ni l'un ni l'autre n'est nécessaire.

M. DE SAINT-PRÉ.

Monsieur, cela est très-nécessaire pour moi.

M. DE VALCHAUMÉ.

M. de Saint-Pré, deux minutes; daignez m'entendre. Recevez mon congé; en vous quittant, je sors de la maison pour n'y jamais remettre le pied. Dans trois ou quatre heures, tous mes meubles seront enlevés; je vous dois plus; ma maison de campagne tient à votre terre; elle sera demain sur les petites affiches; demain je pars pour Dijon,



jon , où je resterai jusqu'à ce qu'elle soit vendue.

M. DE SAINT-PRÉ.

Et voilà les réparations que vous avez à me proposer !

M. DE VALCHAUMÉ.

Point de réparations , mais les égards , même le respect que je dois au citoyen , au pere de famille , sur-tout à l'homme.

M. DE SAINT-PRÉ.

Je ne reçois ni un tel respect ni un tel congé. C'est d'une autre manière qu'il faut que nous prenions congé l'un de l'autre. Descendons.

M. DE VALCHAUMÉ.

Monsieur, vous voulez vous battre...; je ne me battrai jamais contre vous , ni qui que ce soit , que contre le brigand qui attenteroit à ma vie.

M. DE SAINT-PRÉ.

Tu ne te battras point !



M. DE VALCHAUMÉ.

Non jamais.

M. DE SAINT-PRÉ.

Je t'ai connu du cœur ; alors tu n'avois pas encore profané l'amitié. Voilà l'effet certain du crime , d'ôter le courage avec l'honneur.

M. DE VALCHAUMÉ.

Il faut plus de courage pour soutenir en face un homme qui outrage ou qui a dessein d'outrager , que pour se couper la gorge avec lui.

M. DE SAINT-PRÉ.

Cesse , cesse de te parer de ta fausse sagesse , et descends avec moi ou je t'assassine. (*Il tire deux pistolets de sa poche , qu'il pose par terre avec le mouchoir.*) Prends celui que tu voudras et ce mouchoir , ou ce lien que tu as souillé de ton crime et de mon opprobre va se laver de ton sang.

M. DE VALCHAUMÉ.

Je prendrai ce mouchoir pour en voiler



mes regards mourans. Voilà mon cœur.  
( *Il se découvre le sein.* ) Vous y ajusterez  
votre coup.

M. DE SAINT-PRÉ.

( *Eprouvant un saisissement, presque des secousses de compassion, d'amitié, d'horreur* )  
point de pitié... le scélérat me trompe encore.

M. DE VALCHAUMÉ.

Non, non, Saint-Pré, je ne vous ai jamais  
trompé. Je desire plus de recevoir cette  
mort que vous m'offrez , que vous de me la  
donner. Saint-Pré , obéissez à votre colère.  
( *Il prend un pistolet qu'il lui présente.* )  
Prenez cette arme , Saint-Pré ; prenez-la ;  
que je reçoive le bienfait de la mort, de  
cette main qui serra si souvent la mien-  
ne. ( *M. de Saint-Pré se baisse précipitam-  
ment pour prendre l'autre pistolet. M. de  
Valchaumé laisse tomber le sien.*

M. DE SAINT-PRÉ.

Quoi ! tu m'auras fait le plus sanglant des  
outrages , et je resterai sans vengeance ! si  
je ne t'assasine , lâche , où me réduis-tu ?  
Après avoir livré ma vie , à la honte , au



désespoir , au lieu de la satisfaction d'une juste vengeance , tu veux me contraindre au remords d'un assassinat... Rappelle ton courage, défends-toi... Qu'est donc devenue ton ame? tu n'en as plus... Tu ne sens plus, tu n'es plus homme ; tu ne mérites plus que je me venge ; va , misérable , je te laisse dans ta bassesse ; ma vengeance seroit un meurtre ! Porte ailleurs ta fatale présence ; va empoisonner le cœur d'honnêtes gens dont ton hypocrisie te livrera la maison. Je renonce à t'arracher ton infâme cœur ; tu n'es plus mon égal ; tu n'as plus d'honneur ; tu ne m'entends même plus. Si tu n'étois digne du dernier mépris, aurois-tu résisté depuis deux mois , à l'indifférence que tu as senti succéder à tant d'amitié? résisterois-tu dans ce moment à l'ignominie dont je te baffoue ; tiendrois-tu aux remords que mes reproches précipiteroient dans ton cœur , si tout sentiment honnête n'y étoit pas anéanti , si tu n'avois l'ame de boue de la populace la plus corrompue et la plus abjecte ? Va , sors ; cache-toi d'ici , ou je t'en fais chasser avec opprobre. (*une pause.*)

Le malheureux ! d'horribles convulsions l'agitent... Il pâlit. Tu trembles. Je vois la



sueur tomber de ton front ; tu chancelles... Ah ! ta conscience agit ; les furies du remords sont après ton cœur ; elles le déchirent. Ah ! je suis vengé !... Son supplice le torture... Il va tomber ; il s'évanouit. ( *M. de Saint-Pré , qui étoit éloigné , s'en approche et le soutient jusqu'à un fauteuil où il tombe assi.* )

M. DE VALCHAUMÉ.

Achevez-moi, Saint-Pré, délivrez-moi du jour, ou du moins de votre présence. Précitez-moi hors d'ici... ciel ! j'implore ta pitié , épargne-moi , je suis supplicié. La roue n'a rien de comparable au brisement de toutes les parties de mon corps. Un feu infernal me dévore ; toi qui fus mon ami , aie pitié de moi. Je supplie ta pitié , donne-moi cette arme , que je n'ai plus la force de prendre. Où me confondre ; où me dissoudre. Mon ami , comme tu es vengé ! extermine un malheureux ; achève-le en pitié du plus affreux martyr , ou en vengeance de son forfait. J'embrasse tes genoux ; ô de grâce , achève-moi. ( *Il se lève précipitamment , pour se jeter sur un pistolet qui est par terre à côté de M. de Saint-Pré , qui le prévient. Il erre par le salon , en poussant*



*les sanglots du désespoir. Il revient vers M. de Saint-Pré.)* Non, je ne sortirai plus ; je ne sortirai jamais d'ici ; j'y veux périr.

*( Ce bruit a attiré Madame de St.-Pré dans son cabinet, fort inquiète de ce qui se passoit entre son mari et M. de Valchaumé. La porte est entr'ouverte. En se jétant de côté et d'autre, il l'apperçoit ; il court à elle, la saisit par le bras, la précipite avec lui aux pieds de M. de Saint-Pré. Elle prend son tablier, le jète par-dessus sa tête, étend les bras en imploration de miséricorde. )*

## SCÈNE X.

M<sup>de</sup>. DE SAINT-PRÉ, M. DE SAINT-PRÉ,  
M. DE VALCHAUMÉ.

M. DE VALCHAUMÉ.

**E**XPIRONS à ses pieds du supplice de nos remords. Je suis le seul criminel ; c'est moi



qui l'ai séduite. Comme son repentir t'en a vengé ! Vois ses regrets dans son humiliation ; pardonne-lui , elle en est digne. Je m'exile à jamais de sa présence et de la tienne ; je me sauve m'ensevelir dans mes remords où dans une vie qui m'en affranchisse. Pardonne , pardonne-lui.

M. DE SAINT-PRÉ.

Vivez , Monsieur , et devenez meilleur. Je crois que vous allez exécuter vos résolutions.

Pour vous , Madame , relevez-vous. Vous ne pouvez plus vivre chez moi comme ma femme. Vous pouvez y rester comme gouvernante de mes enfans et de ma maison.

( *M. de Valchaumé les quitte. En sortant du salon , il tourne les yeux , comme involontairement , sur Madame de Saint-Pré , et les voile rapidement en se précipitant dehors.* )

M. DE SAINT-PRÉ *continue.*

Si vous remplissez dignement les devoirs



de ces deux fonctions , je ne serai point pour vous sans égards. Si cette situation ne vous convient pas , je ne vous ai jamais gênée ; retirez-vous dans un couvent. Je vous laisse la maîtresse de fixer votre pension.

FIN.



---

*EXTRAITS de Manuscrits qui ne  
s'imprimeront pas ; écrits en 1775  
et 1776.*

---

ADMINISTRATION DE JOSEPH II.

Cependant quatre vastes constructions sont achevées à Zeng , Fiumé , Trieste , Aquilée. Leur forme a tenu longtems l'esprit du peuple incertain sur leur destination. On reconnoît enfin que ce sont des théâtres ; mais leur grandeur n'excite pas moins de curiosité sur l'espèce de jeux qui doivent s'y représenter. Celui d'Aquilée qui est le moindre contiendra douze mille spectateurs au moins , et celui de Trieste plus de trente. Ces théâtres s'élèvent sur un plan qui affecte plus ou moins la forme ovale , et néanmoins chacun a sa coupe intérieure qui lui est particulière , toutes également favorables à la multitude des assistans et à l'aspect entier de la scène pour chaque spectateur. Vous avez déjà compris qu'il n'y est point casé suivant notre méthode par loges où l'orgueil et souvent l'impudence donne au public un spectacle à part , non moins pernicieux que celui



de la plupart de nos scènes. Joseph n'ex-  
 cave point des antres aux jeux de la licence.  
 Il érige aux plaisirs d'un peuple des mo-  
 numens qui conservent ses mœurs ou qui  
 du moins le rappellent aux bonnes. De  
 quinze jusqu'à trente rangs de gradins tous  
 d'un marbre connu sous le nom de marbre  
 de *Ravigno*, abondant en Histrie, Morlaquie,  
 Dalmatie, sont les sièges où tout citoyen  
 sera reçu sans distinction de sexe ni de  
 fortune. Le riche et le grand n'aimeront  
 point cette confusion : tant mieux , s'ils  
 ne vont pas aux spectacles. Du moment  
 où ils dédaignent l'égalité, ils sont corrom-  
 pus. Moins le peuple sera témoin de leur  
 insolente petitesse , de leur fastueuse indi-  
 gence , plus il conservera cette précieuse  
 simplicité, nourrice de la vertu. L'empereur  
 ne veut même pas que sa place y soit  
 marquée d'aucune distinction. Il y cherche  
 le plaisir comme un autre ; celle qui en  
 interromproit l'uniformité, nuiroit aux siens,  
 et puis il faut aux souverains et aux petits  
 des ténoignages de leur identité avec l'hom-  
 me. Où les sentiront-ils mieux que dans  
 ces nombreuses assemblées qui ne montrent  
 de l'homme que son humanité.



L'intention de Joseph dans la construction de ces quatre théâtres n'a pas été seulement de borner les plaisirs de ses peuples aux représentations scéniques , de les habituer à la décence , où il semble les circonscire dans ces jeux ; il a voulu en même temps laisser le modèle de la pompe , de la magnificence , de la noblesse qui doit régner dans tous les monumens voués au public. Les montagnes de Morlaquie au bord de la mer , ont fourni la durable brèche , aux couleurs aussi variées que riches , qui compose les portiques à double et triple rang qui ceignent les théâtres de Zeng et de Fiumé. Le marbre jaune et blanc de Corzola a été travaillé en superbes colonnes disposées en galeries au dessus des portiques. Elles supportent une esplanade revêtue du stuc le plus brillant , et donnent à tout l'édifice une majesté qui le feroit prendre pour le palais d'un puissant monarque.

Celui de Trieste semble avoir épuisé les ressources de l'architecture pour le simplifier et l'ennoblir. Une colonnade à triple rang de marbre verd de Cataro qui le dispute en beauté à celui de Candie même , l'embrasse en son entier , sur le plan d'un quarré long ;



Le fût de la colonne d'ordre corinthien a trente pieds ; la plupart d'une seule pièce. Les proportions de la colonne entre sa base, son fût, son diamètre, son chapiteau, ont été tellement adaptées à celle de l'édifice, qu'il en résulte une dignité imposante. A son aspect on se sent captivé sans savoir à quoi l'attribuer. Cette colonnade porte un entablement couronné de statues d'un beau marbre blanc de Corzola. Celui d'Histrie a été rejeté pour son opacité. Ces statues sont celles des plus grands dramatises connus. Homere , comme leur créateur , s'élève sur un piédestal. Les grecs et les romains sont les uns à sa droite , et les autres à sa gauche. Pour sauver l'irrégularité que cette statue ainsi disposée occasionneroit , sur l'autre coté en opposition , celle de Corneille est de pair avec celle du pere des poëtes anciens : il étoit digne du même honneur parmi les modernes. L'anglois murmurerait de cette préférence accordée à Corneille, il l'eût voulue pour son Shakespear. L'empereur qui craignoit de compromettre son jugement , a fait prononcer sur les françois et les anglois par les italiens et les allemands , sur ceux-ci par



les anglois et les françois. Shakespear sur la ligne de Racine est à la place où le laissera la postérité.

L'intérieur dans lequel on entre par quatre vastes portes cintrées , est entièrement construit en marbre de couleur sévère, sans autres décorations que de rares ornemens d'une savante et simple architecture. Il s'est bien gardé de l'enrichir de dorure, de ciselure, de l'enjoliver des éclatans pompons où l'or , l'argent , la soye ne le disputent qu'à peine au prix du travail. Concevez, si vous le pouvez, combien ces ornemens seroient misérables en comparaison de cette mâle nudité qui respire une hardiesse un peu sauvage , et qui dispose si bien le spectateur au recueillement nécessaire pour se pénétrer d'une grande action. La scène s'ouvre au besoin par le fond , et facilite par sa profondeur, l'illusion de tous les objets qu'on veut lui soumettre. Une mer , une forêt , une ville , un combat s'y représentent sous tous leurs points de vue , et avec tous leurs accidens dans la nature. Il a fallu ménager les dispositions de la construction intérieure de manière à lui procurer l'avantage unique du théâtre



de Parme ; et comme à celui de Parme ,  
ici la plus sourde syllabe d'une parole pro-  
noncée à voix basse , s'y distingue éga-  
lement de tous les points du théâtre , et  
le son le plus sonore n'y est prolongé par  
aucune confusion. Tel il falloit ce monu-  
ment pour être digne de son objet et de  
la conception de son auteur.

Quand Joseph partit de Vienne pour  
aller féconder ses provinces ; ses plans étoient  
à peu près arrêtés. Tout étoit disposé pour  
en accélérer l'exécution au moment où elle  
seroit nécessaire ; aussi depuis longtemps  
ses théâtres étoient construits dans ses des-  
seins , tels , ou peu s'en faut , qu'on les ad-  
mire aujourd'hui. Il médite en silence ,  
p épare avec réflexion , exécute subitement.  
Il avoit jugé des fêtes nécessaires en ter-  
minant ses travaux ; le lieu , la saison ,  
l'espèce de divertissemens , devoient , chacun  
pour leur part , contribuer à son but. Les  
difficultés étoient levées. Il ne lui restoit  
plus que celle de concilier tous les prépa-  
ratifs , d'assembler toutes les machines qu'il  
vouloit accorder pour ces jeux , sans qu'on  
en prévît ouvertement la fin. Il y est par-  
venu à l'aide des artisans , des artistes , des



savans dont il est toujours environné, et de la continuité d'exercices qui montrent sa personne, et voilent ses projets suivant le besoin. il y a près d'un mois qu'il a fait annoncer à toutes ses provinces qu'il destine six jours de fêtes à l'Illyrie. Ce bruit ne s'y est point renfermé; et telle étoit son intention. Aussi l'Italie, l'Allemagne entière, la Pologne, lui envoient des spectateurs; la Grece s'est dépeuplée pour aller jouir des honneurs qu'un si grand prince fait à sa langue, à ses peuples, à son génie. Elle a tressailli de joie; son joug, ses fers, ses misères se sont fondus au feu de son facile enthousiasme, aussi rapidement que la fibre s'émeut au contact électrique. Elle a bondi de plaisir en apprenant qu'Athènes, ses théâtres, ses auteurs, ses drames, sa langue étoient renés sur les bords adriatiques. Elle s'y précipite comme si elle étoit poursuivie par l'ennemi qui en voudroit à sa vie. Les routes de Zeng et de Fimmé lui semblent s'ouvrir à son empressement, seconder son effort; et facilement, elle se juge comme une reine prévenue par les hommages d'un empereur qui l'attendroit.

Le jour est pris pour l'ouverture du théâtre



de Zeng; quinze mille spectateurs placés sur les gradins sans confusion dans le silence de l'étonnement, sont assez occupés de leur admiration du théâtre. L'amphithéâtre où il sont placés n'est point éclairé par les lustres, les luminaires dispendieux de nos salles. Un globe de feu placé dans l'entre-colonne à chaque côté de la scène, repand une lueur douce, qui s'accroît et diminue à volonté, sans que l'œil soit interrompu par le jeu d'aucune machine. Aussi le spectateur ne s'est-il pas aperçu de sa décroissance; et le voilà naturellement préparé à oublier le théâtre. Des sons lointains et sourds marqués par intervalle, l'ont averti de quelques mouvemens vers le fond de la scène: ils se forment en une espèce de bruissement. La longue obscurité dont la scène est couverte, laisse croire qu'elle est encore fermée, quoique des étincelles de feu serpentent légèrement à travers de son obscurité, vers le fond qu'on juge à une grande distance. Le bruissement s'est changé en murmure. Il semble s'accroître, et se diviser comme en mugissement de vagues, en sifflemens de vens, quand tout à coup une bande de  
feu



feu parcourt rapidement la scène et découvre le fond d'une mer qui roule une immense vague, prête à fondre sur le spectateurs sentant alors , avec terreur , que le spectacle est commencé. Après le brisement de cette vague contre les rochers , aussitôt le redoublement d'un bruit souterrain , quelques éclairs à la lueur desquels le fond de la scène paroît s'agiter en partie , en partie se renverser, excitent un tremblement universel. On s'imagine être ébranlé par une violente secousse de tremblement de terre , et c'étoit l'effet attendu.

Une troupe d'hommes, de femmes, d'enfans éclairés d'une torche, arrivent au fond par un côté en criant; grands dieux, secourez-nous! une autre dans l'obscurité; dieux de la terre, sauvez-nous! à la lueur des flambeaux , une foule se rassemble dans la place publique , ornée de beaux édifices. On demande le grand prêtre , il arrive. Les portes du temple s'ouvrent, le peuple n'ose y entrer , il se prosterne sur la place. Le grand prêtre invoque les dieux , fait vœu au nom du peuple d'immoler deux victimes humaines, si Jupiter veut éloigner le bouleversement d'une ville qui doit lui être chère,



par sa piété , et le culte particulier dont elle l'a toujours révééré. On voit dans le lointain le sommet d'une montagne vomir des tourbillons d'une noire fumée , enflammée par flocons. Le bruit des vents , de la mer , des gouffres souterrains, se succede par intervalle; une petite colline s'abîme avec fracas dans des tourbillons de flammes chargées de pierres et de cendres. Une troupe de femmes , de vieillards , d'enfans conduits par une prêtresse devant le temple de Jupiter, mêlent au chant d'une hymne, les plaintes de leurs malheurs. L'harmonie touchante et plaintive qui soutient ce chant, en prolonge , en coupe les sanglots , les gémissemens , les cris déchirans. Il seroit inutile à la plupart des spectateurs d'entendre la langue. Cette musique dont tout l'art est d'imiter la voix , et de rendre la passion , exprime les paroles , les articulations , et mieux encore , l'ame et le sentiment qu'elle éprouve.

Tout se prépare pour le sacrifice ; les victimes sont choisies , c'est une jeune fille idole de sa mère d'un côté ; de l'autre , un jeune homme , l'espérance de sa nation, et la gloire de sa famille. Pendant cet appa-



reil , la mer s'irrite , le ciel s'éclaire par de larges bandes de feu. La mer battue par un flux et reflux <sup>très</sup>-précipités, s'élève en montagnes qui s'écroulent sur la plage; divers bâtimens sont portés çà et là sur le rivage ; des maisons tombent et les débris en sont entraînés par les eaux ; on voit à la lueur des éclairs , un vaisseau prêt à être englouti , ses mâts cassés et ses voiles emportées dans les airs ; le tonnerre tombe sur le vaisseau , y met le feu qui se déclare par des tourbillons de fumée. Les vents poussent des sifflemens épouvantables qui succèdent au bruit des vagues en fureur. Le peuple qui couvre le rivage , élève des mains suppliantes vers le ciel, et le conjure de sauver les malheureux que porte le vaisseau. Tout-à-coup la vague vient se briser contre les rochers qui bordent le port , y fracasse le vaisseau tout enflammé. Les débris sépanchent sur la mer, ils sont rejetés en partie dans le port. On voit plusieurs personnes disputer contre les flots qui portent les uns en mer , et les autres sur le rivage. Le peuple s'exhortoit à secourir ces malheureux ; aucun n'osoit entrer dans une barque , pour leur porter du secours ;



le jeune homme choisi pour être victime s'y précipite avec deux matelots. Il recueille plusieurs personnes qu'il ramène au port. La mer s'élève de plus en plus. On sent une secousse de tremblement de terre. On voit des personnes chanceler, d'autres tomber, toutes poussent des cris lamentables. La mer se calme la tempête s'apaise. Les infortunés échappés au naufrage entrent dans le temple y font une prière pathétique à jupiter.

Le grand prêtre arrive dans le temple magnifiquement décoré à l'antique, accompagné de nombreux assistans, tous se prosternent devant la statue du dieu. Les deux hosties couronnées de fleurs blanches s'avancent dans le sanctuaire, assistées de leurs parens qui les remettent entre les mains du grand prêtre. Il les offre en holocauste à Jupiter. Tout le peuple fond en larmes, et déplore le sort de ces deux infortunés. Pendant qu'a duré cette cérémonie interrompue, à plusieurs reprises, par des murmures souterrains, des mugissemens effrayans, on a vu une irruption du volcan dont le sommet s'est couronné de flammes; il se crevé et vomit un large fleuve de lave. La mer s'est prodigieusement gonflée.



Elle a poussé des arbres sur le rivage. Des rochers y roulent de la montagne; on voit sortir des flammes des eaux mêmes, et se lever avec elles en trombes. On sort du temple pour mener les victimes à l'endroit où elles doivent être immolées. Le peuple se prosterne dans la place publique. Des groupes de femmes, d'enfans, de vieillards, pêle-mêle, les uns prosternés, les autres, les mains élevées au ciel, crient, sauvez-nous, grands dieux, contentez-vous du sang innocent que nous vous offrons! On n'entend plus que le mugissement du gouffre où s'est abîmée la colline. Le peuple se relève pour accompagner les victimes. Arrivées sur le bord du gouffre, le grand prêtre les embrasse, ensuite leurs parens. Puis elles s'y élancent elles-mêmes. La terre tremble, des bâtimens s'engloutissent, des forêts sont renversées. Le tonnerre et le gouffre font un bruit épouvantable. Une partie du peuple et le grand prêtre sont renversés. Le gouffre revomit les victimes. La jeune fille se relève, chancelle et retombe. Mercure descend du ciel, il va aux victimes. Infortunés enfans, plus malheureuses victimes de l'aveuglement humain! relevez-



vous; soyez sauvés, Jupiter l'ordonne. Il dit au grand prêtre : » Sachez que les dieux ne demandent pas de sang humain même dans leur colère, et que les élémens peuvent se confondre et se bouleverser, sans qu'ils soient irrités. Jupiter vous défend tout sacrifice humain, il ne veut que l'offrande de la pureté et que l'hommage du cœur vertueux. » Il disparoit. Le peuple s'assemble au temple. On rend des actions de grâces aux dieux. On demande que les deux victimes soient mariées, les parens y consentent. On passe subitement à l'appareil des noces. L'hymen se célèbre. La pompe de la fête égale la terreur du spectacle.

Vous me demanderez sans doute, mon cher Vévalcham, de vous en retracer l'effet sur cette multitude qui, pour la première fois, voit une représentation dramatique. Je ne puis trop en juger. Je ne suis pas grand connoisseur en drame. Il m'a semblé que l'effet de la musique étoit plus terrible encore que celui de l'action. Comme c'est un langage de signes, et que s'il est naturel, il est compris par l'ignorant et l'érudit, je vous en parlerai plus hardiment.

Rien ne peut égaler l'intelligence du



musicien à se pénétrer de l'esprit du poète  
 pour amener le spectateur à l'action, sans  
 qu'il s'en apperçoive. A mesure que l'obs-  
 curité gagnoit, des sons sourds, coupés,  
 portoient dans son ame, une préparation  
 à la crainte : d'abord leur confusion la tenoit  
 indécise sur ce qui se passoit : puis peu à  
 peu leur reprise la mettoit en peine :  
 leur repos avoit quelque chose d'inquiétant  
 par la manière du silence traîné et lugur-  
 bre qu'il exprimoit encore ; toujours d'ac-  
 cord, pour l'effet, avec l'arrivée graduelle  
 de l'obscurité, ils en redoubloient la gêne.  
 Des espèces de retentissemens comme ceux  
 de plusieurs échos lointains, croissans, et  
 décroissans, mais soutenus, ont causé du ma-  
 laise. Le murmure morcelé, pour ainsi dire  
 qui leur a succédé, a ébauché une terreur  
 incertaine; mais le mugissement rapide d'un  
 côté, le sifflement aigu de l'autre qui a comme  
 amené l'éclair, sur la longueur de la scène;  
 tout-à-coup le roulement de la vague,  
 le redoublement d'un bruit souterrain, le  
 mouvement d'un renversement au fond de  
 la scène, l'éclair qui en a illuminé l'agitation,  
 toutes ces différences de bruits prononcés et  
 accentués par les sons mêmes de la nature;



l'interruption , l'accélération dont l'art savoit augmenter cette terreur, l'ont portée à un comble qui a fait pousser des cris affreux, et plus de la moitié des spectateurs a cru la salle agitée renversée vers le fond, et la mer s'élançant par ses ouvertures.

Vous croiriez que, revenus de cette terreur , et les spectateurs bien convaincus qu'ils étoient au spectacle , il n'y avoit plus de moyens de les émouvoir à ce degré. L'auteur l'auroit pu plus de dix fois , mais il s'en est bien gardé; c'eût été d'un divertissement faire un supplice ! il s'est contenté de soutenir les sentimens de la terreur ; et quand la situation étoit touchante , sa musique étoit si pleine de la nature , sa phrase si sensiblement prononcée , si clairement parlée , qu'elle disoit la vérité, telle que la parole ne l'exprimeroit pas. C'est surtout dans l'expression des sentimens tendres et douloureux que la musique l'emporte sur tous les autres arts , que la peinture plus fidèle que la poésie , l'est moins encore que la musique. Celle-ci continue les signes, les mouvemens de ces passions, répète leurs accens, en nuance, pour ainsi dire, les tons , peint ces défaillances



et tous ces sentimens mouvans que les autres ne peuvent qu'indiquer ; elle les prolonge, les approfondit jusqu'à l'épuisement qu'elle exprime aussi, et comme il arrive dans la nature ; c'est en ce sens qu'elle est la véritable pantomime de l'ame.

Enfin ce drame semble imaginé pour le triomphe de la musique , tant les situations qu'il lui fournit, soumettent la nature à son génie , et la musique de ce drame est composée de manière à découvrir la nature de cet art , qui jusqu'à elle , semble plutôt une illusion de l'art , que l'art même. Vous comprenez de reste que le musicien n'a pas eu la mal-adresse de vouloir paroître seul, d'étouffer la voix de l'acteur , toutes les fois qu'ils alloient de compagnie , et d'accompagner toute l'action ; c'est le moyen qu'on emploie à l'opéra de Paris pour n'avoir ni drame , ni musique ; aussi jamais moyen n'a pu , ni ne pourra être plus heureusement suivi d'un succès plus plein , plus entier.

Vous me demanderez encore , quel est le nom de ce musicien ? c'est un jeune françois sans nom jusqu'à ce jour , parce qu'on a refusé ses compositions aux théâtres de Paris. Il a fait pour son talent ce que tout autre musicien prendroit en pitié , et



il l'a fait précisément, parce que lui-même avoit pris en pitié et les chapelles, et les théâtres, et les maîtres et leur pauvre vanité. Il s'est domicilié longtemps sur les hautes alpes, pour y étudier les sons des vents, des tonnerres; sur les bords d'une mer orangeuse, pour saisir les diverses espèces de bruit que forment les vagues, les orages, les tempêtes. Il a fréquenté longtemps les hôpitaux pour y exercer son ame à la pitié et s'approprier les tons de toutes les douleurs, de toutes les plaintes, de tous les gémissemens. Il s'est mêlé aux jeux publics, aux fêtes des campagnes, afin d'y distinguer la voix du plaisir vrai, pur, libre, du champ factice et vaniteux de la prétention à la joie. Il a fréquemment couché dans les forêts, afin d'apprendre à sentir un ténébreux silence, à préparer son horreur, à la rompre, pour l'augmenter encore; afin d'y étudier la mélodie des hommages que les oiseaux chantent au jour naissant. Par ces études, et toutes celles qui y tiennent, il a conquis, pour ainsi dire, la science des sons. Il a appris de la nature même à les mettre en œuvre : ce n'étoit point encore assez, il falloit acquérir la connois-



sance des arts auxquels la musique se marie, ce qu'ils peuvent tenir d'elle, ce qu'elle en peut recevoir à son tour; il falloit apprendre à les unir seulement, lorsque de la combinaison de leurs effets, il en résulte un tout naturel, et à les séparer, toutes les fois qu'ils ne font point identité; quant au théâtre, par exemple, la musique ne pouvant rien ajouter à un mouvement, elle se nuirait à elle même, par une expression conventionnelle, factice, et une continuité de nulle valeur. C'étoit parmi les artistes, aux spectacles des diverses nations de l'europe, qu'il feroit sûrement cette acquisition. Il les a fréquentés: rarement un artiste, un philosophe sont grands, s'ils n'ont voyagé.

Quant au drame, je vous observerai seulement, que sa moralité convenoit à l'espèce des spectateurs; qu'il falloit la leur imprimer par les yeux; une nation encore inculte, adonnée à toute sorte de superstitions, et qui se destine au commerce de mer, a besoin de savoir que la fureur des éléments n'est point une marque de la colère du ciel; qu'il ne veut d'autres hommages que celui de la vertu. eh ! non seulement chez une nation inculte, mais même parmi celles qui sont poli-



cées combien la représentation d'un tel drame détruiroit-elle d'extravagances, d'inepties, où personne ne trouve son compte que le prêtre qui les entretient ! La leçon est simple, il falloit de fortes images pour la graver profondément.

Je ne crois pas qu'elle affecte vivement les grecs présens à la représentation. La joie d'entendre leur idiôme, de retrouver leur Mélopée dans la musique, leurs fêtes dans la célébration des noces, et jusqu'à leurs anciennes divinités dans les dieux du drame, transportoit leur imagination loin du spectacle, et les égaroit dans la magie de leurs temps fabuleux. Ainsi cette piece a rempli son but. Il étoit de plaire aux grecs, et d'instruire les autres au moyen d'une profonde terreur.

Plus de deux cent mille ames sont dans cette ville pour jouir des fêtes, et quinze seulement ont pu assister au spectacle. Joseph permet qu'on représente encore cinq jours. Il passe à Finmé pour y disposer l'ouverture de son théâtre qu'il indique à quinzaine. Il est plus grand que celui-ci, il contiendrait plus de vingt mille personnes, mais l'empereur veut qu'on y soit à



l'aise, afin de faciliter sans confusion la sortie de qui en auroit besoin. Il y assiste comme à l'autre, sans qu'on sache où il est, et cette incertitude des spectateurs ajoute encore à l'ordre du spectacle. Le théâtre représente un vaste désert dans le lointain, couvert de tentes à la manière des arabes et tartares d'aujourd'hui, en avant sur un des côtés, une haute montagne d'où l'on voit descendre Moïse. Du fond vient à lui Josué son ministre; il est suivi de près par un peuple nombreux. Moïse lui demande s'il s'est préparé pendant deux jours à s'approcher du seigneur. Le peuple en chœur » Nous nous sommes purifiés comme il nous l'a ordonné lui même par votre bouche. Moïse lui rappelle les merveilles que le seigneur a opérées pour le tirer de l'Egypte, les bienfaits dont il a comblé ses peres. Voici ce que Dieu vous annonce aujourd'hui : Si vous n'oubliez point ses bontés; si vous avez toujours présent à l'esprit qu'il est le dieu des dieux; si vous le voyez toujours au milieu de vous, et que la crainte et l'amour de sa puissance et de sa sainteté règlent tous vos sentimens; si vous êtes fidèles aux conditions de l'al-



liance sacrée que vous allez contracter avec  
 lui , ce puissant dieu vous adopte pour  
 son peuple chéri. A lui la terre , les mers  
 et l'univers entier : il mettra sous vos pieds  
 les rois de sa plus riche portion, et vos  
 enfans les chasseront de leurs nombreux  
 héritages sans résistance, parce que le sei-  
 gneur lui même marchera devant eux; mais  
 il ne faut point vous promettre tant de fa-  
 veurs , si vous n'observez inviolablement  
 les préceptes du culte et des loix qu'il va  
 vous dicter de sa bouche aujourd'hui. Le  
 peuple en chœur : Nous ne violerons point  
 les préceptes du seigneur; nous serons  
 fidèles à ses loix ; nous lui obéirons dans  
 tous ses commandemens. Moyse lui annonce  
 que du pied de la montagne , il entendra  
 la voix et la parole de dieu qui veut bien  
 lui donner ce témoignage de la foi qu'ils  
 doivent éternellement à sa puissance , et  
 aux ordres que lui Moyse va dicter au nom  
 de ce dieu : il va descendre , vous l'allez  
 voir revêtu de sa majesté, mais ce seigneur  
 vous défend de dépasser les limites que je  
 vais vous tracer , vous avertissant qu'une  
 prompte mort sera la peine de la transgres-  
 sion. L'approche du seigneur est sainte. Il



n'est permis qu'à ceux qu'il sanctifie de respirer sa présence. L'homme ou la bête qui dépasseront ces limites seront aussitôt couverts de sa malédiction; ce seroit un crime à l'homme de les toucher. De ce moment ils seront une victime vouée à la colere de la divinité, qu'on immolera à coups de flèche, ou qu'on lapidera de loin : même si quelques-uns d'entre vous n'avoient point satisfait à tous les points de la purification, ou s'en étoient mal acquittés, qu'ils tremblent en présence du dieu de la pureté, ou plutôt s'en écartent dans la crainte que sa flamme ne les dévore. Moïse leur trace la barrière que dieu met entre le peuple et sa présence : aussitôt le jour s'obscurcit, un épais nuage descend sur la montagne. Les éclairs, le tonnerre se succèdent sans relâche. Le bruit de la trompette ajoute à la terreur du spectacle. Une colonne de feu descend sur la montagne, une voix terrible perce l'éclat du tonnerre même, et articule Moïse. Il leur dit : Entendez-vous la voix du seigneur qui m'appelle ? le peuple — Nous sommes glacés d'effroi d'avoir entendu la voix du seigneur qui vous appelle — Que celui qui veut vivre se garde de dépasser la barrière que dieu



marque à son approche. Ensuite il appelle Aaron , Nabad, Abin, et septante vieillards qu'il va conduire à dieu afin qu'ils le voyent, l'entendent. Il les précède , mais bientôt la montagne éclate de feux ; une fumée épaisse dardée d'éclairs , des secousses violentes de tremblement de terre , les effrayent; ils disent à Moyse — Nous n'osons approcher du seigneur. Allez et recevez les loix pour nous; — ils s'en retournent. Moyse leur dit : s'il arrive quelque chose parmi le peuple, qui ait besoin de juge , Aaron et Hur le régleront. Il redescend et dit au peuple ; soyez attentif, et vous entendrez le dieu qui vous dictera ses commandemens. Le peuple répond. Parlez seul à dieu, qu'il écarte sa voix de nous ; nous craignons qu'elle ne nous tue ; Moyse se perd dans un nuage.

#### ACTE SECOND.

Le peuple est rentré dans ses tentes, la montagne ne s'apperçoit plus que dans le lointain. Un chœur de peuple , femmes , enfans, vieillards entourent les septante qui sont descendus de la montagne. Ils leur demandent s'ils ont vu le dieu terrible ; nous avons vu le dieu effrayant entouré d'éclairs



d'éclairs , de foudres, couronné de flammes. Sous ses pieds étoit un trône de saphir ; son regard sembloit lancer la mort, et nous avons tremblé. Nous n'avons pu soutenir l'effroi dont un signe de sa tête nous glaçoit. Que Moïse seul s'entretienne avec un dieu si redoutable. » Ces vieillards s'en vont. Un chœur de peuple s'entretient, du ton d'une déclamation passionnée, de sa terreur, des prodiges du dieu d'Israël, de la prédilection de Moïse. Bientôt ils se disent que les dieux de l'Egypte sont plus doux , qu'il ne dévorent ni par le feu ni par les secousses de la terre, qu'ils n'engloutissent point dans les eaux. Un chœur de femmes qui s'est joint à celui-ci : » Que je redoute le dieu de Moïse, et j'aimerois des dieux plus doux ! Oui les dieux de l'Egypte ne sont point malfaisans. Pourquoi n'avons nous qu'un dieu ? Pourquoi, seuls de tous les peuples, ne voyons nous jamais notre dieu parmi nous ? — Ayons des dieux qui marchent devant nous , qui soient avec nous. Ayons des dieux qui nous voyent d'un œil moins sévère , qui ne nous effrayent point par les menaces continues de la mort : le dieu de Moïse est un dieu jaloux ». Un chœur d'hommes



arrive ; les uns combattent ce sentiment ; les autres le soutiennent. Le plus grand nombre y passe. On demande Aaron : — Le dieu de votre frere est un dieu jaloux et terrible. Il ne vit point au milieu de nous comme les dieux des autres nations. Nous ne le voyons point dans nos sacrifices. Nous voulons un dieu qui marche devant nous, qui soit avec nous. Faites-nous ce dieu , que savons-nous ce qu'est devenu Moïse ? Son dieu des tonnerres l'aura peut être dévoré. Oui son dieu redoutable l'a sans doute dévoré. Nous voulons un dieu pacifique que nous ayons au milieu de nous. Faites-nous ce dieu. Aaron : — vous rejetez votre dieu parce qu'il est terrible , et c'est pour cela qu'il faut vous y soumettre. S'il en existoit un plus puissant, il faudroit l'adorer de préférence. — Quand il ne sera plus notre dieu , nous ne le craindrons plus , il se choisira un autre peuple , nous serons à l'abri de ses foudres. Nous voulons un dieu qui habite avec nous, que nous voyons dans nos sacrifices et qui ne nous effraye point. Tout le peuple en chœur : — Nous voulons un autre dieu. Faites - nous notre dieu comme les chefs des autres nations leur



ont fait leurs dieux ; un dieu qui marche devant nous et qui nous tire du desert où tout va bientôt nous manquer, et où le dieu terrible, le dieu méchant de Moïse ne nous a conduits peut-être que pour nous perdre. — Apportez-moi l'or que vous possédez et je vous ferai un dieu qui marchera devant vous, et qui vous sortira de ce désert. On voit les hommes et les femmes se dépouiller de leurs ornemens en or, les donner à Aaron et se livrer à la joye d'avoir bientôt un nouveau dieu.

### ACTE TROISIEME.

Aaron érige le veau d'or sur un piédestal , lui dresse un autel , prépare un sacrifice , assemble le peuple et lui dit : Israël, voila le dieu qui t'a sauvé de la servitude de l'Egypte: adore la puissance de ton maître. — Le peuple: — Nous reconnoissons le dieu qui nous a sauvés de la servitude de l'Egypte, nous n'aurons plus d'autre dieu. Le sacrifice se fait ; le peuple se prosterne et adore, puis se livre à des danses religieuses, et chante la joie et les biens qu'il



attend de son nouveau culte.

Cependant Moïse sur le penchant de la montagne descend avec Josué; N'entendez-vous pas, dit celui-ci, les clameurs d'un combat dans les tentes? — Non, ce ne sont point les cris du tumulte ni des allarmes; c'est le chant réglé de la joye. Il approche, et voit ce qui se passe. Le peuple s'épouvante à son aspect tout rayonnant de la gloire de dieu. Il entre en une colere dont les transports sont de la plus véhémence éloquence. Il jette et brise les tables de la loi qu'il portoit, renverse le dieu et l'autel, jette le veau dans un grand feu qui le réduit subitement en poudre, retient par ses menaces le peuple qui vouloit fuir, s'empporte contre Aaron qu'il accuse de cette profanation, ramasse à la vue du peuple, les cendres du dieu, les jette dans de l'eau, les fait boire au peuple tremblant. On voit Moïse animé d'une sainte et sublime fureur pour la cause du dieu qu'il défend; et sans différer, il s'écrie: Si quelques-uns parmi vous ont eu ces abominations en horreur, qu'ils passent à ma droite. Les enfans de Levi se séparent du peuple, se rangent du côté de Moïse: Ecoutez ce que vous



ordonne votre dieu : armez-vous du glaive de sa vengeance ; fermez votre cœur à toute miséricorde , vos yeux à l'amitié , à la consanguinité , à la tendresse la plus chère ; frappez aveuglément tout ce que le glaive rencontrera d'une porte à l'autre du camp. C'est par ce saint exploit que vous allez consacrer vos mains au dieu du ciel , et que vous mériterez l'honneur de servir seuls ses autels sacrés. Ils partent. La musique fait passer dans le cœur le spectacle de ces assassinats qu'on ne voit point, et dont on se croit le témoin. Jamais au théâtre, situation ne fut plus douloureuse pour l'ame, que celle où l'agite cette étonnante musique.

Des femmes, des enfans, une foule de peuple fuyent vers Moïse implorant sa pitié ; il leur reproche leur crime. Ils n'en commettront aucun que le seigneur n'en tire une prompte , une éclatante vengeance. C'est lui qui les châtie et qui les consumera du feu de sa justice, dès qu'ils s'écarteront de la voie qu'il leur trace. Les lévites reviennent. » Allez tous, revêtez vous de deuil et de pénitence ; criez au seigneur dans le jeûne et les larmes de détourner loin de



vous sa fureur prête à vous visiter. Pour moi, je vais tenter de fléchir sa juste colere, et de vous le ramener à la misericorde.

---

## P A R A L L E L E

*D'un Héros guerrier, et d'un Poète  
dramatique.*

**J**E maintiens avec le vertueux improba-  
teur de nos spectacles, que le renversement  
des saines opinions, est l'infailible effet des  
leçons qu'on va prendre au théâtre. Cette  
vérité qu'il a démontrée pour quiconque  
a du sens et de la bonne foi, ne me paroît  
cependant point absolue ; et s'il a proscrit  
le théâtre comme étant pernecieux de sa  
nature, il me semble qu'il s'est trompé.  
Mais aussi ce ne sont pas les drames anciens  
et moins encore les modernes, qui serviront  
de modèles au poète de ma colonie.

S'il y avoit un art qu'il pût employer  
avec succès pour faire goûter à ses conci-  
toyens le dogme insensé qui conduit l'homme  
à son insçu et malgré lui, de malheurs en



infortunes, et d'erreurs en crimes ; un art qui convertît leur patriotisme en orgueil , et cet orgueil en dédain des autres nations , un art enfin , qui mettant à la mode la dérision de la vertu , instruisît la perfidie à sacrifier décernement l'innocence , art des ames lâches où nous n'avons que trop bien surpassé les grecs de qui nous le tenons ; devoit-on se contenter avec Platon de proscrire de la république l'art et l'artisan de pareilles pratiques, et pourroit-elle prendre des précautions illicites pour étouffer le poison et l'empoisonneur ?

C'est délirer au jugement de tous nos beaux esprits, même de la plupart de nos philosophes, que de ne pas reconnoître la prééminence de notre scène sur celle des grecs et de toutes les nations ; mais que m'importe l'anathème de mes opinions, si ma raison n'en peut admettre d'autres ? Or ici , la raison , le sentiment , l'expérience sont d'accord pour interdire à tout peuple qui voudra cultiver la vertu, l'imitation de la scène françoise. Jamais ame honnête sachant se défendre des prestiges de la poésie, a-t-elle assisté à nos représentations tragiques sans se sentir indignée de ces



leçons politiques qui rendent tous ces poètes, je dirois volontiers, les précepteurs de la tyrannie. Car, si l'ignorance que je leur suppose de l'effet théâtral, n'adoucissoit le crime d'avoir réduit en maximes, et comme proposé à l'admiration, le code des Tibères et des Séjans, serois-je excusable de ne leur pas laisser entièrement l'opprobre de cette dénomination ? Je veux donc bien croire que cette ignorance et plus encore la vanité de paroître instruits de la science des cours et des secrets d'y ramper, ont fasciné leur jugement ; qu'ils n'ont senti ni la corruption de leurs maximes, ni le danger de les publier ; mais quand j'examine l'esprit général de leurs drames, je ne puis plus leur trouver d'excuses.

Tous nos écrits tendent aujourd'hui, et plutôt à dieu que tel eût toujours été l'esprit des écrivains, à guérir les peuples de la périlleuse admiration dont ils ont trop longtemps encensé le conquérant. Guidés par le génie de la vérité, nous ne nous attachons qu'à l'homme. Nous le poursuivons à travers les respects de la terre *muette d'étonnement ou retentissante d'acclamations*. Nous lui demandons impérieusement compte



de ses projets, de ses actions. Nous le demandons à la victoire même, qui jusqu'à nous n'avoit pu être contrainte à aucun tribunal. Nous la forçons de comparoître devant la vérité qu'elle reconnoit en pâlisant ; et la vérité, d'une main hardie, la dépouille de l'illusion qui la déifie ; elle la change à ses propres yeux en spectre d'elle-même. Nous traitons ainsi non seulement le conquérant de nos jours, mais encore celui qu'on croit à l'abri de notre inquisition à la faveur des siècles. Malgré leur obscurité, la constance de la renommée, la sanction de la foi publique, nous démêlons les erreurs des témoignages, les mensonges de la flatterie, les secours du hasard, l'imposture de l'héroïsme, la fausseté des vertus. Cela reconnu, le conquérant se réduit à n'être que l'assemblage des crimes de l'orgueil et de l'ambition. Le vainqueur de Pharsale, sous l'extérieur d'un simple citoyen au milieu de Rome paisible, méritoit chaque jour, de sa patrie, le coup de poignard qu'il reçut de Brutus au sénat. Le vainqueur de l'Asie, revenu sur le trône de Macédoine, n'y eût été que le fléau de ses états. C'est donc avec justice que nous déshonorons la gloire du



conquérant , infamons sa célébrité, vouons son nom à l'exécration des peuples , et que nous leurs apprenons à ne plus regarder ses trophées que les larmes aux yeux , ou le cœur serré d'indignation.

Les beaux arts s'instruiront aussi à ne plus présenter à l'admiration des peuples, comme des témoignages de grandeur, ces piques , ces javelots , ces faisceaux d'armes dont la représentation impose une espèce de tribut à la simplicité , et semble dispenser la vanité qui s'en décore, de tout égard envers la simplicité. Qu'ils renvoient ces ornemens aux siècles qui aimoient à se parer de leur barbarie ; qu'ils sachent distinguer la fausse de la véritable grandeur , donner à celle-ci des emblèmes doux et nobles comme elle , et des signes qui en rappellent le sentiment. Qu'ils contribuent avec nous à rendre cet important service aux nations, de détruire le préjugé monstrueux qui attachoit l'estime publique à ces fléaux de l'humanité. Sans aucun doute , les arts et surtout les lettres en anéantiront l'espèce comme la culture étouffe dans un terrain marécageux et longuement abandonné , la semence des insectes qui l'envenimoit. S'il se trouvoit encore parmi



nous, quelques lâches assez infames pour vendre le respect de l'homme et l'hommage du génie au glaive des Alexandres ; le misérable ! maintenant qu'il auroit la conscience de son crime , que l'opprobre le dévore , et que la main de la justice cloue son nom sur le poteau destiné aux sentences des scélérats.

On n'a pas fait attention , du moins que je sache, à l'extrême ressemblance qui se trouve entre un conquérant et un poète dramatique. J'en suis trop frappé pour que je me retienne d'allonger encore ce long épisode de leur parallèle.

Tous les deux se développent par les mêmes impressions, celles du génie. C'en est le même fonds , la même trempe dans l'un et dans l'autre. Il s'y modifie à peu près également malgré la diversité de l'éducation qu'ils reçoivent des hommes et des choses. S'il se manifeste par des effets différens , cette différence n'est que celle des moyens que leur situation leur présente. Placez l'élève d'Apollon sur le trône , il conquérera : descendez celui de Mars dans la classe des particuliers , il sera poète. Eschile à la place d'Alexandre, eût subjugué la perse , et peut-être la grece qu'il



défendit en valeureux soldat ; Alexandre à celle d'Eschile eût voulu imiter Homère qu'il eût peut-être surpassé. Le principe d'action qui crée leurs facultés, est le même. Il se décèle par les mêmes inquiétudes, s'annonce par les mêmes besoins, les mêmes transports dès l'adolescence, et cela, chez toutes les nations policées. Voyez Charles XII lisant la vie d'Alexandre, et Voltaire le Cid. Observez leurs visages s'enflammer, respirer également l'enthousiasme, les yeux de l'un dévorer le récit d'une bataille, ceux de l'autre une scène de passion ; les larmes les remplir, couler sans qu'ils s'en aperçoivent. Elles ne sont pas encore essuyées, que tous les deux, l'imagination échauffée des acclamations victorieuses, ont déjà arrêté, l'un sa première campagne, l'autre son sujet. Suivez-les à travers les détails qui préparent leurs moyens, et vous trouverez constamment la même opiniâtreté, dans l'un à lever des troupes, fabriquer des armes, rassembler des munitions, réparer ses places, courir ses garnisons, exercer le soldat, composer les corps, les manœuvrer à part, former des camps, les instruire aux évolutions, les façonner aux tra-



vaux des marches, des campemens, des sièges; de la faim, de la soif, du froid, du chaud; intimier à une armée la sévérité de la discipline, l'animer aux hazards des périls, de la misère, de la mort, et altérer pour ainsi dire la soif de la victoire dans chacune de ses parties; maintenir les mécontents par la rigueur des châtimens, se roidir contre les haines, les vengeances, les trahisons, et se rendre insensible à toute humanité. Dans l'autre, à pâlir sur les dramatisés de toutes les nations, pour former son goût par une laborieuse comparaison des uns et des autres, par une étude soutenue de leurs beautés, à y revenir épier l'art de saisir un sujet, de le diviser sans en rompre le fil, de remplir, de conduire la scène avec autant d'adresse que l'acte, et l'acte que le drame entier, d'engager le nœud d'une intrigue, d'en cacher la marche en la pressant vers son terme, de régler cette marche par des mouvemens toujours prompts, faciles et naturels; d'amener une catastrophe nécessaire qui rassemble tout l'intérêt du poëme, et en imprime fortement l'effet dans l'ame des spectateurs. Quel prodigieux travail ne faut-il pas pour s'instruire des mœurs, des préju-



gés, des usages, des loix du peuple chez qui il choisit ses personnages ; pour tracer, soutenir leur caractère d'après l'intérêt que chacun doit inspirer ; pour varier cet intérêt sans le changer ; pour saisir selon le besoin l'ingénuité, la candeur, la sublimité, le caprice, le délire des passions ; pour les suivre, lui tranquille, dans leurs emportemens, et les exciter jusqu'à ces éruptions embrasées qui les épuisent ; pour sonder le cœur humain, le scruter si subtilement qu'il exprime l'homme tel que les institutions saines ou dépravées l'auront formé ; pour écrire avec cette correction que même le plus long usage de la langue ne donneroit pas seul ; pour s'emparer de l'imagination du spectateur par des images imposantes, pour échauffer, entraîner son ame par une éloquence toujours vraie dans tous ses mouvemens, tantôt doux, calmes, tantôt rapides, brusques, pathétiques, exhalés en ces sublimes transports qui ravissent jusqu'à l'extase, ou déchirent jusqu'aux sanglots ; pour répandre par tout le charme d'une poésie facile et nombreuse ; enfin pour lui donner cette pittoresque harmonie qui ajoute aux images de la nature une émotion, un enchantement



aussi délicieux qu'elle-même dans ses plus touchantes productions? Comme le capitaine tourmente, torture, détord son esprit en tous sens pour rectifier, perfectionner les manœuvres d'une tactique défectueuse, ou pour en inventer de nouvelles; combien de fois de même le malheureux poète se démène, se dépite après des morceaux faits, effacés, refaits, cousus ailleurs, rapportés à leur première place, et à la fin abandonnés?

On ne croira pas à la possibilité d'une telle application, à une telle continuité d'aussi fatiguans soucis, de veilles aussi destructives. Vous qui vous êtes rendus dignes d'être nommés dans cette carrière après Corneille et Racine, déposez la vérité; dites, si le forçat condamné à s'user sur sa rame, est asservi à un métier plus désespérant.

Les grandes passions donnent le courage des grands travaux, et tout cela n'est que laborieux pour des âmes ardentes. Mais d'être arrêté des heures, des jours, des semaines sur une construction, une tournure, une rime, un mot, une syllabe; de se dépiter souvent en vain pour les plier au génie de la langue, ou à la règle de la prosodie;



de se torturer pour faire arriver une voyelle ou une consonne au commencement ou à la fin d'un hémistiche ; d'être contraint , si cette syllabe est inflexible au besoin , de rejeter souvent des pensées , des sentimens énergiques , élevés , et d'en exprimer de communs ; quelles sueurs ! et quelle somme ne faudroit-il pas donner au plus indigent des humains pour qu'il se soumît volontairement à supporter et de si rudes travaux , et tout ce détail de menus soins qui , tant par la fatigue que par l'exercice qu'ils donnent à la patience , se changent en supplices réels ? ce ne sont pourtant pas ceux qui coûtent le plus au poëte , comme les sueurs du capitaine ne lui causent point les affections les plus poignantes de son métier. Alors ils sentent tout le poids , je dirois volontiers toute la honte de la tâche qu'ils se sont imposée , quand , souvent ces ames si superbes, sont réduites à flatter, la veille du hazard, le vil instrument qu'ils voyent, après le succès, trembler de respect à leur approche.

Voilà la même ardeur, une égale constance, et s'il est nécessaire, un courage égal. Patience à toute épreuve à surmonter travaux, dégoûts



dégoûts, péril des biens les plus chers, la santé et la vie. Travail, fermeté héroïques, ames souvent sublimes, si la force qu'elles emploient, avoit pour objet l'utilité de la vertu. Mais quel but a cette dépense si longuement périlleuse? quel prix d'une vie si malheureuse? voici où la comparaison se rapproche le plus.

Quel prix, me demandez-vous? le plus futile en lui même, le plus médiocre au jugement de l'homme sensé, le plus grand, le plus noble au leur, la renommée. Cette divinité sans laquelle celle des dieux mêmes ne seroit rien, seule procure cette fortune à laquelle nulle autre ne peut se comparer. Que sont les rois, ceux mêmes qui savent s'environner de magnificence et de splendeur? leur règne, un feu d'artifice qui n'a d'existence que le temps qu'il brille; leur nom une date dans l'histoire comme une inscription sur un tombeau. Que sont les grands, si toute leur vanité ne peut les faire connoître à dix pas au-delà de la sphere qu'ils en fatiguent? Moi, moi, je serai immortel: à moi seul de remplir les cent bouches de la renommée. Les acclamations qui vont entonner mes succès, de la scène où ils se signaleront, se poursuivront d'une

K k.



capitale à l'autre , d'un monde à l'autre ! J'accumulerai les victoires ; les hommes par millions , se frapperont d'étonnement ; l'admiration s'écriera aux prodiges ; les merveilles enfanteront les merveilles , la gloire elle-même s'ennoblira de mon nom. Mes hauts faits , mon génie , s'éterniseront sur le globe , y deviendront l'honneur de ma nation , celui même de l'humanité.

Voilà le délire dont se flattoit la passion de l'élève d'Aristote , et dont a caressé la sienne tout élève d'Homère. Faut-il s'étonner que le premier , après s'être rassasié de victoires , ait ambitionné de passer pour un dieu ? non : pas plus qu'il ne faudroit s'étonner , si chez nous il y avoit un temple d'Ephèse , qu'il ne fût incendié par quelque poète à qui plusieurs chûtes au théâtre , ôteroient l'espérance de toute autre immortalité. On n'apprend à personne aujourd'hui , que les grandes passions lasses de leur objet , donnent dans l'extraordinaire , les malheureuses , dans le désespoir.

N'allons pas croire que ce soit pour jouir du monde soumis , ou de la perfection des arts , que le héros et le poète en veulent dominer l'empire ; non : le leur est uni-



quement dans la célébrité. Ils n'ont de biens qu'en cette passion. Alexandre maître des sceptres de l'Asie, les eût promptement dédaignés, s'ils se fût publié d'avantage par cet abandon que par leur conquête. Ne fut-ce pas pour être le premier dans Rome, que César asservit et perdit sa patrie ? Tamerlan, Gengiskan domptèrent la moitié du vieux monde, moins pour la posséder que pour la remplir de la terreur de leurs noms. Les poètes porteroient encore plus loin, s'il se pouvoit, le délire d'étendre le leur, et l'élève de Mars supporteroit moins impatiemment ses rivaux que celui d'Apollon. Eschile fuit sa patrie pour chercher ailleurs du repos aux tourmens d'être témoin des succès de Sophocle; Sophocle ne peut voir avec moins de douleur ceux d'Euripide; et Lucain, génie sublime, et cœur abject, ne conspira-t-il pas contre le monstre qu'il avoit comparé aux dieux, non comme il l'auroit dû, pour en expier le crime dans un tel sang, mais uniquement parce qu'il lui avoit défendu la publicité de ses vers. Chez nous, quel poison pour Corneil, que les lauriers de Racine ! Racine n'oublia-t-il pas les bienfaits de Molière, aussitôt qu'il



pnt disputer avec lui de réputation. ? Ne poursuivit-il pas avec acharnement celle de ses prétendus rivaux , tant la jalousie l'aveugloit , qu'il crût possible qu'on l'égalât ! Ne pouvons nous pas témoigner nous-mêmes que l'impuissance d'arriver à une gloire comparée à celle de ces génies réputés uniques , a excité et soutenu dans l'ame de quelques-uns des poètes de notre âge , la fureur de les ravalier , et l'impudence d'adosser l'échoppe où ils débitent leurs drogues aux théâtres de Péricles et de Louis XIV.

Eh bien , cette célébrité , objet de tant d'idolatrie , s'ils ne se la procuroient qu'aux dépens de leur santé , de leur vie , peut-être ne seroient-ils qu'insensés , mais l'un ne s'y peut élever que par la misère , le ravage , le sang des nations , à l'aide d'une multitude qu'il transforme effectivement de citoyens utiles , en ramas de brigands et de boureaux , de quelque beau nom qu'on décore cet assemblage d'hommes. Ne croyons pas les moyens de l'autre plus honnêtes ou moins funestes. L'un détruit la fortune et la vie par le fer et le feu , l'autre corrompt la fortune et la vie en détruisant les mœurs.



*N. B.* Il ne faut point s'étonner de cette ressemblance entre le conquérant et le poète. L'identité de leur génie a sa cause dans l'identité de leur origine ; de manière que rien n'est plus vrai que cette généalogie des grands fléaux humains.

Homère engendra Achille, Achille Pyrrhus, et cent autres petits écervelés de la même espèce , qui à leur tour engendrèrent Alexandre ; Alexandre engendra César ; César engendra mille fous qui perpétuèrent en détail ses grandes extravagances. Je n'en excepte pas même le bon Trajan qui seroit sans doute un des plus grands princes, sans ses excursions militaires. Ce Constantin que l'église a béatifié , et que M. de Voltaire assez bon juge en fait d'orthodoxie, a si justement damné, ne voulut-il pas aussi se croire un descendant de ces hauts personnages , et dans l'obligation de leur ressembler ? Savons-nous de combien peu il s'en faut que les Attila, les Totila, les Tamerlan, les Mahomet II , les Gengiskan ne descendent en ligne droite de ces respectés maniaques ? Toujours sera-t-il vrai qu'ils devoient beaucoup à l'influence de leurs noms sur l'esprit de leurs siècles, et n'avons



nous pas vu Alexandre se perpétuer par cette influence, et engendrer à travers vingt siècles le plus insensé des monarques ? j'ai nommé Charles XII. O fatale influence des héros et de leurs chantres ! Elle a engendré Frédéric II. O honte des lettres. Elles ont célébré ses meurtres. Que je crains que Joseph II ne se laisse tromper à cette malheureuse amorce.

Si jamais j'ai le temps de mettre cette généalogie en ordre , j'y trouverai bien mieux mon compte que le généalogiste de la cour, à ennoblir tous les parvenus du royaume.





## A QUI M'A LU.

ME voici de retour à vous , ami lecteur ; je ne vous eusse point quitté pour un si longtems , si des occupations impérieuses ne m'avoient imposé d'autres soins. Peut-être n'aurez vous pas oublié combien j'aime à m'entretenir et traiter , pour ainsi dire , mon sujet avec vous , comme si vous étiez véritablement mon interlocuteur. Je n'ai pu dans ce dernier ouvrage user de cette méthode qui convient à ma simplicité , mais vous ne m'aurez pas moins reconnu à la bonhomie que vous avez aimée dans *ma chaumière* , et dans *le catéchisme de l'impôt*. Tous différens que soient ces genres , vous aurez senti que l'auteur étoit le même ; vous avez senti que je n'ai qu'un principe , celui de la vérité ; qu'un but , celui de l'utilité.

Je suis ainsi , parce que la nature m'a fait



ainsi; elle m'a fait aimant les hommes. Elle m'a particulièrement doué de cette disposition. ( *a* ) Tout ce qui tient à leurs intérêts, devient un sentiment en moi et pour moi. C'est par ce sentiment, et de ce sentiment seul que je suis écrivain; tous mes moyens sont dans mon ame. Où j'ai pu agir, elle m'a porté à donner l'exemple de travaux avantageux; où j'étois réduit à penser, j'aimois à créer ces plans de rénovation qui en rapprochant l'homme de la nature, lui apprennent qu'il n'y a de bonheur nulle part pour lui, qu'en vivant et pensant par elle et pour elle; qu'elle a sa règle et son ordre, et qu'elle veut une loi pour l'homme et pour tout corps social.

Ainsi, dans la chaumière que j'habite, j'ai planté, où le rocher s'enracinoit, le cep d'une abondante vigne; à la place du buisson et du hallier stériles, j'ai mis en regard une vive prospérité de beaux arbres fruitiers; dans la chaumière que j'ai écrite, j'ai dit, j'ai démontré par des faits, comment le sol le plus désespéré se convertissoit

---

( *a* ) Voyez à la suite de ma chaumière, extraits de manuscrits qui ne s'imprimeront pas.



en terre d'un gras produit ; comment tant d'uselles ou communaux , tant de bruyeres , tant de vastes terrains en friche , qui attristent de leur inculture , de leur désert , tout ce qui les avoisine , pourroient passer en patrimoine à des familles mendiantes , les relever de la dégradation de l'humanité en les élevant aux sentimens , plus encore qu'au titre de citoyen ; j'ai annoncé la découverte d'une de ces vérités qui intéressent le genre humain , en démontrant la métamorphose de l'eau et de la terre en rocher , et cette métamorphose s'opérant sous toutes les superficies où le travail de l'homme ne contrarie pas cette opération de la nature qui ne doit rien , qui ne veut rien accorder qu'au travail , et qui change ses loix mêmes , pour rendre , je dirois volontiers , hommage à l'industrie , surtout à l'intelligence. Dans mon catéchisme de l'impôt , j'ai donné la théorie la plus simple de l'asseoir et de le percevoir ; et ce qui auroit dû se remarquer davantage , j'ai indiqué les moyens de le faire servir tout à la fois , à la force de l'état , à l'amendement de l'agriculture , à la richesse d'un commerce réparateur , et même à l'épurement des mœurs. Ce n'a



pas été à la vérité sans fruit, ni même sans prix pour moi. J'ai goûté la satisfaction d'en lire dix à douze articles dans le décret de la contribution foncière.

J'espère être plus utile encore par la publication de ce drame. Il sera nécessairement un peu plutôt, ou un peu plus tard, goûté, senti dans la moralité qui en a déterminé la composition.

J'ai vécu au milieu des hommes de toutes les sociétés ; j'ai même pénétré dans l'intérieur des maisons, parmi tous les ordres de citoyens. Qu'ai-je besoin de dire que j'ai vu la corruption hâter la ruine de toutes les classes, anéantir ainsi, de proche en proche, dans la misère, des familles jadis nombreuses, et causer sensiblement cette rareté de population qui amène avec la servitude, dans les opulentes cités, le désert sur les florissantes campagnes. En remontant à la source de cette dégradation et de l'homme et des choses, je l'ai facilement reconnue dans cette licence de mœurs qui résulte d'un adultère de mode, et qui seule de tant de modes chez nous si passagères, a, pour ainsi dire, acquis les droits qu'on accorde à un usage établi.



J'ai remarqué que la corruption qui avoit détruit les nations les plus robustes, avoit toujours commencé par l'adultère. Quand on n'aime point sa femme, on n'a plus de femme, on n'a plus d'enfans à soi, on n'a plus de patrie, on n'est plus citoyen. Ce ne fut pas de l'année où César vainquit les romains à Pharsale, que Rome fut asservie ; la victoire, le despotisme et les tyrans n'ont point de prise sur un peuple qui a des mœurs ; ce fut du moment où l'homme du jour avoit pu devenir le mari de toutes les femmes, que cette république qui, durant cinq ans, n'avoit compté qu'un divorce dans son sein, avoit cessé d'avoir un gouvernement, qu'elle n'étoit plus un état, et s'en alloit en décomposition, comme tout corps privé des principes qui l'ont animé.

J'avois senti dès ma jeunesse que le théâtre pouvoit devenir une école de bonnes mœurs. Au sortir du collège, et j'aime à m'en ressouvenir, j'écrivois à un jeune homme déjà mon ami, [a] qui m'avoit envoyé une

---

[a] M. Regnet, avocat à Briquebec, génie perdu comme tant d'autres dans la médiocrité d'une situation que la vertu a dû préférer jusqu'à nos jours à cette perverse célébrité qui veut nos grands hommes.



tragédie de sa composition : » Jette ta pièce au feu , quoi qu'elle annonce du génie , elle est fondue dans le moule de notre Melpomène ; si tu ne sais donner une autre forme , et surtout un autre esprit à tes drames , garde-toi d'écrire pour le théâtre ; tu ne serviras pas du moins à entretenir ton siècle dans l'erreur où il est sur le premier et le plus important de tous les arts , celui de faire de tous les cœurs , un cœur humain. Je veux que le théâtre devienne une chaire où l'on prêche l'évangile des nations. Fie-t'en au génie et au temps pour nous procurer ce bienfait ; crois encore que c'est au françois à qui il appartient d'ouvrir cette noble carrière. »

Dans cette intime persuasion , j'ai pensé que l'adultère exposé sur la scène , non d'après les mœurs convenues et corruptrices de la scène , mais d'après cette nudité du vice qui le rend odieux , et dans la moralité des principes de la saine raison ; j'ai pensé , dis-je , que l'adultère ainsi montré pourroit corriger de l'adultère. Je crois qu'à beaucoup d'égards , nous sommes dans cette circonstance qui permet de dire à l'homme de génie : Re volte et tu réussiras.



Je sais que Jean-Jacques a écrit ; si le peintre n'avoit soin de flatter les passions, les spectateurs seroient bientôt rebutés, et ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fît mépriser d'eux-mêmes..... qu'un auteur qui voudroit heurter le goût général, composeroit bientôt pour lui seul.

Je n'en soutiendrai pas moins que le théâtre n'est point vicieux de sa nature ; que, comme toutes les inventions humaines, il est susceptible de perfectibilité, plus facilement même qu'aucun autre art, puisqu'il peut enseigner la raison par le sentiment, et qu'il a l'avantage de la présenter aux hommes réunis en masse, toujours dans cette situation, disposés à la recevoir comme un bien de communauté.

Je puis encore m'appuyer d'un principe qui n'est pas moins certain. Il y a dans le cœur de l'homme un amour de l'ordre, je dirois volontiers, inné comme la pitié ; et les hommes assemblés sentant plus fortement la haine qu'ils doivent à celui qui blesse l'ordre social, il convient donc de leur présenter au théâtre, sous les couleurs qui les leur fassent détester, les vices qu'il importe de proscrire de la société. Qu'ont



fait nos auteurs jusqu'ici ? Amateur de la belle littérature, je me laisse entraîner à leurs talens ; pere de famille , époux , maître de maison , il faut que je maudisse leurs succès ; philosophe , que j'attribue à une lâche et servile envie de plaire , et de briller de célébrité , les vices si anciennement, et si justement reprochés au théâtre, et qui ne sont que les vices de la vanité ou de la corruption des auteurs.

Lecteur , ami lecteur , si mon drame ne vous en a pas dit plus que ce petit entretien , j'ai manqué mon drame et mon but , et je vous remets à la premiere occasion pour vous persuader par des témoignages que vous ne récuserez point. A dieu, ami lecteur.

FIN.



